ETAT PRESENT DES
INDES HOLLANDAISES,
CONTENANT UNE .....

XXI:-
416


PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL R.I.
Tanggal : 29-7-2010
Nomor Induk : 11168/PM-Museum/10
BIB - ID : 0010-4519560
ITEM - ID : 0310181001
Asal : Museum Pusat

Rp. 294.600,-

ÉTA

I N

HOL

UNE PEINT

GOUVERNEME
ET DE LA C
DANS LES

LE TABLEAU
ET DE MEU
LANGUISSANT

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

XXI, 416

ÉTAT PRÉSENT

DES

INDES

HOLLANDAISES,

CONTENANT

UNE PEINTURE VRAIE ET FIDELLE

DU

GOUVERNEMENT, DE L'ADMINISTRATION, ET DE LA CONDUITE DES HOLLANDAIS DANS LES INDES-ORIENTALES;

LE TABLEAU DE LEURS FORCES DE TERRE ET DE MER, DE LEUR COMMERCE LANGUISSANT, DE LEUR NAVIGATION &c.

BATAVIA.

BAT. GENOOTSCHAP VAN K. EN W.
PERPUSTAKAAN KONINKLIJK

ÉTAT

I N

HOLL

GOUVE

Principaux

L

il peut sur le champ

ses, pourvû qu'il se

en reste responsable

ÉTAT PRÉSENT
DES
INDES
HOLLANDAISES.

DU GOUVERNEMENT.

Principaux Membres de la Regence.

Le Gouverneur-Général eſt le Chef de la Regence de la Compagnie Hollandaiſe des Indes-Orientales. A bien des égards il jouit d'un pouvoir trop peu limité. En effet, il peut ſur le champ prononcer ſur toutes les cauſes, pourvû qu'il ſe charge des ſuites, & qu'il en reſte responſable aux Directeurs de la Com-

pagnie en Hollande. Mais avant que ceux ci puiſſent être informés des affaires, il s'écoule d'ordinaire deux ans, ce qui, pour la partie ſouffrante, eſt un terme plus que ſuffiſant en tems d'oppreſſion.

Si le Gouverneur s'attache à cultiver l'amitié de l'Avocat de la Compagnie, Officier qui y jouit de la plus grande influence, il eſt presque toujours ſûr d'avoir raiſon, & de conſerver toute ſon autorité.

La Charge de Gouverneur-Général eſt des plus lucratives, pour l'un cependant bien plus que pour l'autre, ce qui dépend de la manière de penſer de celui qui en eſt revêtu. L'Homme avide, & qui cherche à faire une fortune rapide, a mille moyens de ſatisfaire ce penchant. C'eſt à quoi contribuent ſurtout, ou peuvent contribuer la nomination à l'emploi de Commiſſaire des Natifs, créature abſolument dépendante du Gouverneur-Géneral, les Fermiers, les Adminiſtrateurs, tous les emplois auxquels il nomme, toutes les malverſations &c.

Ce n'eſt donc pas une choſe fort étonnante qu'un

qu'un de ces Gouverneurs-Généraux aît laiſſé à ſa mort quatre millions quatre cent mille Rixdales, (*) quoiqu'il fut notoire qu'en entrant en charge il n'avait poſſédé que 180000 Rixdales. Mais une choſe dont on peut s'étonner, c'eſt que la Compagnie ne ſe ſoit pas fait rendre compte d'un gain ſi énorme; car enfin elle en avait le droit. — Que n'a-t-on pas vû faire aux Indes pour s'enrichir, pour théſoriſer! monopoles, injuſtices, ruſes, friponneries, enfin tout ce dont un coeur pervers eſt capable, tout a été mis en uſage. — S'il arrive par hazard que quelqu' honnête homme oſe condamner ces iniquités; eh! mon Dieu, lui-dit-on, on n'ignore rien de tout cela en Hollande; & en verité il y parait bien, puisque l'on ne s'en embarraſſe guere en Europe, & que cette indifférence y fait perdre de vue l'interêt propre de la Compagnie. Car, ſuppoſé qu'on ne voulut pas y punir, comme ils le meritent, ces Fripons & ces ſang-ſues, on pourroit du-

(*) *Une Rixdale aux Indes fait 48 ſous d'Hollande.*

du moins de tems en tems les preſſurer, comme on fait une éponge; ce ſerait un avantage pour la Compagnie qui d'année en année ſe voit arrierée de plus en plus, & qui penche tellement vers ſa ruine, que bientôt elle n'exiſtera plus, ou n'aura qu'une exiſtence bien précaire. —

La République elle même pourra s'en reſſentir, & loin de jouir auſſi long-tems qu'elle l'eût pû d'un Commerce très avantageux & très lucratif, elle verra crouler l'édifice de ſes eſpérances, dont la ruine n'aura ſervi qu'a ſatisfaire la cupidité de quelques Particuliers avides. —

Et quand on en ſera là, quelles en ſeront les ſuites? d'avoir recours à des —

Moyens de redreſſe, quand il n'eſt plus tems.

Le Gouverneur-Général jouit de très grands honneurs. Deux Grénadiers ſont ordinairement en ſentinelle devant ſon Hôtel; il s'y tiennent auſſi pluſieurs Hallebardiers, dont l'office eſt d'annoncer les perſonnes qui veulent parler au Général. Lorsqu'il donne Audience, on le trouve ordinai-

nairement assis devant une table couverte de papiers confondus pêle mêle; il est en simple veste, & ses reponses sont d'ordinaires aussi brusques que laconiques. — S'il sort en Caroſſe, il est toujours precedé: de

2. Trompettes en habit gallonné & à Cheval, donnant du Cor de distance en distance.
1. Coureur Européen richement habillé.
4. Coureurs Mores armés de groſſes cannes.
1. Bas-Officier avec 12 Cavaliers le sabre nû à la main.

Un Cornette marche à côté du Caroſſe, où est le Géneral en habit de velours & Perruque à allonges (quelque chaleur qu'il faſſe aux Indes) le Caroſſe est suivi de deux Hallebardiers, & une troupe de Cavaliers ferme la marche.

Si quelqu'un, étant dans sa voiture, rencontre le Gouverneur-Général avec sa suite, il est obligé d'en sortir aussitôt & de lui faire une reverence des plus profondes. Tous, hommes & femmes, de quelque qualité qu'ils soient, excepté cependant les seuls Membres du Conseil des Indes, sont astreints à ce génant cérémonial,

qui n'eſt payé de la part du Gouverneur que d'une faible inclination de tête. Cette étiquette eſt des plus incommodes ſans doute, ſurtout pour les Dames, obligées de ſe tenir debout & expoſées aux ardeurs d'un Soleil brulant, pendant que la pouſſiere, excitée par le nombreux cortege qui paſſe, les couvre & les aveugle.

Le Gouverneur-Général ne tient point table; tous les jours à ſix heures la compagnie du ſoir eſt admiſe — elle n'eſt compoſée que des Meſſieurs & des Dames qui ſe ſont fait annoncer deux jours d'avance. Aſſis à ſa porte, en veſte noire, un bonnet de toile bien empeſé ſur la tête, le Gouverneur reçoit la Compagnie, & dès que tout le Monde eſt arrivé, il leur dit, *Amis, ôtez vos Habits.* Auſſitôt chacun remet à un Eſclave ſon habit, ſon chapeau, ſon épée. L'on ſe place enſuite ſur des chaiſes, rangées ſur une file le long du perron, mais chacun ſelon ſon rang; car s'il arrive que quelqu'un néglige d'obſerver la règle, le Gouverneur a grand ſoin de l'en faire reſſouvenir, en lui diſant, *ce n'eſt pas là votre place, mettez vous là.* L'on pré-

préſente enſuite un verre de biere, on boit *à l'agreable ſoirée*, l'on donne à chaque homme une pipe, & la converſation commence. Au reſte chacun ne peut s'entretenir qu'avec ſon voiſin, & perſonne n'oſerait parler aſſez haut pour être entendu du Général, qui de ſon côté n'adreſſe la parole qu'à celui qui eſt aſſis auprès de lui, qui eſt toujours la perſonne la plus qualifiée de la Compagnie, & qui ſeul jouit auſſi de la converſation du Gouverneur. Pendant tout le tems que dure le Cercle, Monſieur le Général ne parle haut que pour régler les ſantés, ce qu'il fait de la manière ſuivante: *A la ſant des Dames:* — Auſſitôt chacun ſe léve, tenant en main le verre de vin qu'on lui a déjà verſé, l'on forme un demi cercle, & la tête inclinée chacun s'écrie, à la ſanté de Madame la Générale. Les autres ſantés ſuivent ſelon le rang des perſonnes préſentes, chacun ſe levant & faiſant une inclination profonde tandis qu'on boit la ſienne. — Le Général prolonge toutes ces ſantés jusqu'à ce que neuf heures ſonnent. Chacun ſe leve alors, reprend ſon habit, ſon

chapeau & ſon épée, & s'empreſſe de boire à la ſanté de Monſieur le Gouverneur, qui répond par un *grand merci pour ma ſanté.* La Compagnie prend alors congé, chacun ſe retire chez ſoi, & c'eſt ainſi que le Gouverneur-Général des Indes paſſe toutes ſes ſoirées. Que l'on juge de l'agrément de ces viſites, ſur tout pour un homme bien né & de bon ſens, qui a le malheur de ſe trouver à côté de quelqu'ignorant butor, que l'on aura vu en Europe faire le métier de Cordonnier, de Tailleur, de Boucher, ou peut-être pis encore, & qui eſt parvenu aux Indes juſqu'au grade de Sous-Marchand. — Quelque choſe de plus choquant encore pour l'homme honnête qui penſe, c'eſt de voir ces ſortes de gens parvenir aux premiers Emplois, & d'être obligé d'en ſouffrir patiemment des baſſeſſes. Que l'on ne s'imagine pas qu'un long ſéjour dans les Indes leur aît donné des talens particuliers, & que ce ſoit la raiſon qui engage à les revêtir des premieres Charges. Rien moins que cela; ils ſont auſſi ignorants des affaires de la Compagnie, qu'ils ſont

ſont ſtupides dans la converſation. — En effet quel a été leur talent ? celui d'amaſſer quelqu'argent par toutes ſortes de voyes baſſes & honteuſes ; ils entrent alors dans quelque charge, & ne négligent rien pour accumuler de plus grandes richeſſes, indifférents ſur les moyens qui les leur procurent. Auſſi la Compagnie en ſouffre-t-elle les plus grands préjudices. Ils s'avancent ainſi de dégré en dégré, juſqu'à ce qu'ils puiſſent monter à celui de Membre du Conſeil des Indes. Pour y parvenir ils prodiguent ſans peine une partie des fruits de leur avaricieuſe cupidité, & une fois revêtu de cet important emploi, Monſieur le Conſeiller eſt un être inacceſſible. — Mais avant d'être promûs à cette charge, ſi ardemment déſirée aux Indes, qu'ont été ces Meſſieurs ? — d'ordinaire les mignons & les favoris de Monſieur le Général, c'eſt ainſi par exemple que l'on a vu jouir de la plus grande faveur & de toute la confiance d'un de ces Gouverneurs,

Un Homme, dont la mere vendait des légumes dans un cave en Hollande ; qui était venu

aux

aux Indes en qualité de ſimple mouſſe — & dont la converſation ne confirmait que trop qu'il ſortait de la cave aux choux.

Un autre, né dans la craſſe de la plus vile *juiverie*, avoit été longtems cocher aux Indes ; il ſe jetta enſuite dans le négoce, y fit de grands profits *per fas & nefas*, & acheta une Place d'Echevin à Batavia, tenant alors équipage lui-même. Qu'il faiſait beau voir notre homme habillé de velours, ou couvert de galons, les bras roides & écartés, & une paire de longues manchettes ombrageant deux mains groſſieres qui ſentaient encore l'étrille ! —— L'on ne voit aux Indes que trop des gens de cette eſpéce, & ce ſeroit peine perdue d'en peindre un plus grand nombre ; nous voulons épargner à nos Lecteurs, peu curieux ſans doute de pareilles peintures, le dégoût d'en retrouver un plus grand nombre. Ce que nous venons de dire ſuffira pour leur donner une idée du reſte.

Il faut ſurtout ménager extrêmement ces ſortes de gens ; ils ont l'oreille du Général ; & s'ils ont une ame, c'eſt pour nuire, non pour ren-

rendre ſervice à leur prochain. Auſſi l'on peut être ſûr que l'honnête homme, l'homme à talents en eſt toujours traité avec dédain.

Le Directeur-Général eſt la ſeconde Perſonne en rang; tout ce qui concerne la Direction du Commerce de la Compagnie eſt à ſa diſpoſition. C'eſt à lui à déterminer le genre des marchandiſes, à y mettre le taux, à les fournir. Pour remplir ſon Poſte avec intelligence & au plus grand avantage de la Compagnie, il faut qu'il ſoit lui même négociant intelligent & expérimenté. Il doit être inſtruit bien à fonds du Commerce de toutes les Factories du dehors, & veiller ſur tout à ce que les magazins dans les Indes, tant ceux de la Capitales que des autres Comptoirs ne ſoient point remplis de marchandiſes de rebut ou peu recherchées, qui y reſtant entaſſées des années entiéres, cauſeraient un préjudice notable à la Compagnie. Pluſieurs de ces Directeurs ou ſont ſans aucune connaiſſance du Commerce, ou bien ils ſe font en Europe un merite auprès de l'Avocat de la Compagnie, &, par ſon canal, auprès de la Compagnie elle mê-

même, en faisant une vaine montre de la quantité de marchandises sorties de la Capitale, du nombre des Magazins qu'ils ont vuidés, & combien par conséquent ils peuvent insister de nouveau sur de grandes rentrées.

Et en Europe l'on n'examine tout cela que superficiellement.

On n'y considere pas que la sortie des marchandises des Magazins de la Capitale n'est occasionnée que parceque l'habile Directeur, loin de satisfaire aux demandes, que lui font les Commis des Factories du dehors, les force de se charger de marchandises de rebut ; il est vrai en effet que lors de l'envoi général on couche ces articles sur le livre comme débitées ; mais il est vrai aussi qu'elles restent des années entières enmagazinées dans les lieux où on les a fait passer.

Cependant les Regîtres de la direction parviennent en Europe ; l'on y voit avec la plus grande satisfaction le talent de l'habile Directeur

à

à vuider les Magazins; l'on ſe promet les plus grands avantages de l'envoi de ces marchandiſes, dont l'on n'a pû encore avoir de nouvelles, & c'eſt ainſi que l'illuſion fait perdre de vue le veritable intérêt. Tels ſont les gains fictifs & autres ſemblables dont la Compagnie Hollandaiſe des Indes n'eſt que trop ſouvent la dupe, & les perſonnes inſtruites qui voudront ſe donner la peine d'examiner de près ſon état actuel, avoueront ſans peine que c'eſt un grand Corps ſans vigueur.

C'eſt auſſi le Directeur qui fait l'achat des marchandiſes, qui ne ſe trouvent aux Magazins ce que l'on fait même arriver aſſez ſouvent, & d'où Mr. le Directeur tire ſes plus grands profits

Le troiſième rang eſt rempli par les Membres du Conſeil des Indes au nombre de ſix ou ſept. La plûpart d'entr'eux ont à Batavia la Preſidence de quelque Collége ou Département, dont ils tirent de grands avantages. Il n'eſt pas rare de trouver parmi ces Meſſieurs des gens

de

de la plus crasse ignorance, & sortis du sein de la plus vile populace.

L'on a vû, par exemple, un de ces Conseillers doué d'une memoire si chétive, que lorsqu'on lui remettait quelque papier, il falloit bien prendre garde soi-même où il le posait, afin de pouvoir le lui indiquer au besoin; de même il perdait le souvenir de tout ce qu'on lui avait dit à lui même. Cet homme avait commencé par être matelot (& matelot autant qu'on peut l'être). Toute la Compagnie des Indes aurait à peine pû fournir un homme d'une plus basse naissance. Ainsi l'on ne doit pas être surpris si l'on a souvent vû le Directeur, ou le Matelot métamorphosé en la seconde Personne du Gouvernement des Indes Hollandaises, assis d'une manière indécente, à peine couvert d'un vêtement des plus minces & tout débraillé, donnant ainsi audience. Un autre de ces Conseillers n'avait pas de plus grand plaisir que d'enyvrer lui seul une bande de maîtres buveurs, compagnons cheris de sa crapule. Ce genre de

vie

vie l'avait rendu d'une humeur si acariâtre, que sans distinction il traitait tout le monde avec la derniere brutalité. Il épousa la bâtarde d'un Charpentier qui avait eu cette fille d'une Négresse, esclave de la Compagnie, qui même avait été mise à la chaine, & que son pere avait donnée en mariage à un autre Charpentier, mort depuis au Quartier des Métiers comme *Fabrique* (*).

Ce digne homme à sa mort laissa à cette femme les sommes immenses qu'il avait vol.....

L'on pouvait assurer d'un autre, que si jamais quelqu'un joignit l'ignorance la plus profonde à l'avarice la plus sordide, à l'inertie la plus stupide, ce fut bien lui. Aucun moyen ne lui parut trop bas ni trop honteux pour amasser de l'argent, &, à parler sans exagération, son ignorance était si grande qu'il n'etait pas en état de coucher dix lignes sur le papier d'un stile

un

(*) *Emploi très lucratif & qu'on peut comparer à un Intendant des batimens, ou une sorte d'Architecte.*

un peu ſupportable ; ſes Subalternes ne peuvent encore parler qu'avec horreur de ſon avarice & de ſes extorſions, & l'on entend encore aujourd'hui les habitans du lieu, dont autrefois il fut Gouverneur, ſe plaindre du malheur des tems ſous ſa tyrannique adminiſtration. Les enfans des Naturels, les jeunes filles ſurtout d'une jolie figure, étaient une ſorte de tribut que les Parents etaient obligés de payer à Madame. Sous pretexte de la ſervir & de l'amuſer, ces Enfans entraient d'abord dans la maiſon ; mais lorsque notre homme fut rapellé à Batavia, ſon avarice les lui fit prendre avec lui ; malgré toutes les inſtances & les pleurs de leurs familles déſolées, ils furent déclarés esclaves, & comme tels vendus à beaux deniers comptants.

Un autre avait accumulé des richeſſes immenſes pendant tout le tems qu'il fut à la tête d'un des principaux Gouvernemens de l'Inde ; & le ſouvenir de ſon adminiſtration arrache encore des ſoupirs du ſein des malheureux habitans.

L'on en a vû un autre qui, né aux Indes, ſans en être jamais ſorti, & n'y avoir vû que Ba-

Batavia & ſes environs, apprit la Langue Hollandaiſe étant déja Aſſiſtant, & paſſa enſuite par différents grades de la Sécretairie.

En Europe l'on trouve un Pédant ridicule, & l'on peut en rire; que l'on juge combien le Pédant Indien doit paraître plus ridicule encore, ſurtout lorqu'au haut caractere, dont il ſe trouve revêtu, ſe joint cette morgue Indienne qui exige des égards forcés. Celui dont nous parlons, ſi l'on excepte le ſtile d'Edits & de Requêtes, auquel il s'était exercé pendant tant d'années, ne poſſedait aucunes connaiſſances, pas même celles des affaires de la Compagnie; il ne s'en croyait pas moins homme de mérite, & digne à tous égards du Poſte qu'il occupait. Auſſi était il du nombre de ces adminiſtrateurs éclairés du Gouvernement Indien dont la Compagnie peut ſe promettre les plus grands avantages!

Un autre Membre du Conſeil des Indes était parvenu à cet emploi par certains ſervices rendus au Gouverneur, qui ne faiſaient gueres d'honneur ni à ſa probité ni à la délicateſſe de ſon caractere. Enrichi par divers monopoles ſur le

Ris, le Bois de chauffage & autres articles, il se croyait, & voulait qu'on le crut, un homme tout extraordinaire, un génie, un bel esprit.

Il n'en était que plus ridicule, il est vrai; mais il n'avait pas l'esprit de s'en appercevoir, & de sentir que ses folles prétentions faisaient tout son mérite. S'il parlait de la Compagnie, c'était toujours avec une sorte d'indifférence dédaigneuse; mais l'on n'a jamais pû découvrir s'il le faisait par la mauvaise opinion qu'il en avait lui même, ou s'il ne prétendait par là que faire briller son esprit. Cependant il semble qu'il était peu honnête & peu spirituel à un Membre du Conseil des Indes de dire à tout propos; *Il faut à bon compte voler la Compagnie*; *celui qui y manque, ne mérite pas le nom de bon Serviteur de la Compagnie.*

Pour terminer la peinture de ces dignes Conseillers, je citerai encore un seul caractere. Cet homme, après avoir fait une grande fortune, avait trouvé le secret de se ruiner en trois ans; mais il eut aussi le talent de faire une nouvelle fortune, plus considérable encore que la premiere. Aussi était-

était-il si persuadé de son rare mérite qu'il se croyait le Coriphée de l'administration Indienne. Mais ce n'est ni de la bonne opinion qu'il avait de soi même, ni de la perversité de son caractere faux & trompeur que je veux parler. Pour le peindre d'un trait, je ne rappellerai que l'idée qu'il s'était formée de ses Maitres en Europe ; son mot favori était toujours: *Notre affaire est de tromper la Compagnie, celui-la est fou qui ne le fait pas. On n'y prend pas garde en Hollande, & les Directeurs sont trop bêtes, pour qu'il faille en agir fidellement avec eux.* Quelques uns lui applaudissaient, sûrs que l'on n'y regardait pas de si près en Hollande, mais personne n'osait, ou ne pouvait même lui passer que tous les Directeurs fussent *Bêtes.*

A quelques exceptions près, mais en fort petit nombre, tels sont ceux qui ont l'Administration suprême des affaires de la Compagnie dans les Indes ; & l'on peut ajouter que la plûpart d'entreux sont de la plus basse naissance. Que l'on juge après cela combien la Compagnie doit être bien servie, ses intérêts étant confiés à de telles mains. Aussi voit-on aujourdhui de ces

Avanturiers, de ces gens qui courent après la fortune, la trouver aux Indes en peu d'années, & s'y enrichir avec une rapidité étonnante. Mais jettons la vue sur ce qui se passait aux Indes Hollandaises dans les premiers tems de l'érection de la Compagnie, & nous verrons qu'avant l'année 1660 aucun de ses Employés, sans en excepter même les Gouverneurs-Généraux, n'y a amassé de trésors, n'est venu en Europe y étaler fastueusement d'immenses richesses. C'etait alors le bon tems de la Compagnie; mais c'etait aussi alors qu'elle pouvait se vanter d'avoir des *gens de probité* à son service.

Voyons maintenant quelles sont les distinctions & les prérogatives dont jouissent ces premiers Administrateurs de la Compagnie dans les Indes. Le Gouverneur-Général a le titre de *Haut & Noble Seigneur*. Le College des Conseillers des Indes a celui de

GOUVERNEMENT SUPREME DE L'INDE.

Chacun des Membres, dans le commerce ordi-

dinaire de la vie, de même que dans l'assemblée du Conseil, est appellé du nom de *Noble Seigneur*. Aussi est-ce quelque chose d'assez plaisant d'entendre à chaque propos repréter ce titre dans la conversation. Cependant ces Nobles Seigneurs en sont tellement entichés que je ne conseillerais à personne de se rendre coupable du moindre oubli à cet égard. Ainsi l'on dit, par exemple ; oui, *Noble Seigneur*, non, *Noble Seigneur*, *comme il vous plaira Noble Seigneur* &c. &c. & toujours *Noble Seigneur*, sur tout quand l'on sait ou que l'on soupçonne que ces *Nobles Seigneurs* descendent d'un Maréchal, d'un Tailleur, ou sortent peut être d'un sang plus vil encore.

Quand ces *Nobles Seigneurs* passent, à toutes les Portes, à toutes les Gardes on bat aux champs pour eux. Ils ont le droit d'atteler quatre chevaux à leurs Carosses, qu'ils peuvent faire couvrir de dorures, & dont les Portières sont à glaces. Les harnois de leurs chevaux sont de même très riches & de la derniere élegance. Deux Coureurs précedent toujours leur Equipa-

ge. Toute autre voiture, qui se rencontre sur leur passage, est obligée de s'arrêter ; les personnes qui y sont se levent, & font une profonde revérence.

Il leur est permis de porter des habits aussi riches qu'ils le veulent, & ont le droit d'entrer en caroſſe jusques dans la cour intérieure du Château.

Les Magazins de la Compagnie les fourniſſent de tout, au prix ordinaire de l'achat.

Enfin leurs femmes seules, à l'excluſion de toutes les autres, ont le tître de *Madame* (*Mevrouw*); de sorte que des personnes d'une naiſſance honnête, souvent même diſtinguée, forcées par quelques desastres de paſſer aux Indes, n'y entendent donner que le tître de *Demoiſelle* (*Juffrouw*) (*) à leurs femmes, quoiqu'elles soient reſtées en Europe, où on leur donne celui de Madame. Il est vrai qu'en soi-même cette diſtinction ne ſignifie rien, mais c'est que j'ai obſervé

(*) *Observez qu'en Hollandais la différence du mot est bien plus forte qu'en Français.*

vé qu'un ſourire moqueur accompagne toujours alors la politeſſe inſultante de cette *Nobleſſe* des Indes. C'eſt, par exemple, en grimaçant un de ces ſourires dédaigneux qu'ils vous diront, *Monſieur*, *à la ſanté de Mademoiſelle votre Epouſe*; en affectant de repeter ce mot de *Mademoiſelle* auſſi ſouvent qu'il ſe peut, & cependant ces *Dames* Indiennes & Meſſieurs leurs Maris que ſont-ils eux-mêmes? originairement de la plus vile populace.

Pour s'en convaincre que l'on ſe rappelle ce que nous avons dit plus haut d'une de ces Dames; comme elle, presque toutes ſont ſans éducation, ne parlant que leur jargon *Mallais*, buvant de la Biere, & machant du Bétel.

Cependant c'eſt devant ces Créatures qu'il faut que chacun s'incline, & faſſe arrêter ſa voiture s'il vient à les rencontrer. Après la mort de leurs Maris elles ſont auſſi les ſeules qui ayent un droit excluſif au tître de *Douairière*.

C'eſt pour obtenir ces honneurs, & autres ſemblabes, que cette charge de Conſeiller eſt ſi recherchée, ſi enviée aux Indes Hollandaiſes. Un

Membre de la *Régence Marchande* de la Compagnie Hollandaiſe, y jouit de plus de conſidération, qu'on n'en accorde dans aucune Cour des Princes d'Europe. Les Etrangers qui quelquefois viennent à Batavia s'en mocquent, il est vrai; mais ils ne laiſſent pas en même tems de ſe plaindre hautement de ce qu'on les oblige à s'arrêter lorsqu'ils rencontrent quelqu'une de ces marionnettes ſenatoriales des Indes. Que l'on ne s'imagine pourtant pas que cet orgueil, ces honneurs ſoient néceſſaires aux Indes, rien moins que cela, & il n'eſt aucun motif qui exige cette repréſentation ridicule & faſtidieuſe. Les Naturels n'y font ſeulement pas attention, ſurtout à Batavia; par ce que les Environs n'en ſont peuplés que d'habitans ordinaires. Non, il n'y a que les ſottes prétentions de la plus ridicule vanité qui puiſſent y avoir donné lieu; & il ſerait bien néceſſaire que l'on penſât en Europe à remédier à cet abus par quelque bon réglement.

SU-

SUBALTERNES.

Après les Membres du Conseil des Indes suivent en rang,

Les Gouverneurs, les Secretaires, les Membres de Justice, les Commandeurs, les Ministres de l'Eglise, les Commissaires & Sjabandhars; le Maître d'Equipage, les Officiers de l'Etat-Major des Troupes de terre, & ceux de la Milice Bourgeoise. Toutes ces personnes ont le droit de faire dorer leurs carosses & autres voitures; mais il leur est défendu d'avoir des glaces aux portieres, & de se servir de Coureurs; du reste il leur est permis de mettre au harnois de leurs Chevaux des roses de rubans, des houpes, des longes; aux Portes & aux Corps-de-garde toute la garde sort & presente les armes; ils peuvent aussi s'habiller en velours.

Viennent ensuite les Chefs du Commerce, (*Opper-Kooplieden*) les Echevins, les Syndics, &

& les Maîtres d'Equipages en ſecond ; ils peuvent avoir une voiture peinte, mais ſans la moindre dorure & ſans portieres ; cependant on leur permet l'uſage des longes & des houpes ; on préſente les armes pour ces Meſſieurs, qui peuvent auſſi porter le velours.

Les Marchands, Sous-Marchands & ceux qui ont le même rang viennent enſuite ; on leur permet de ſe faire trainer en voiture, mais toute unie ; l'on n'y ſouffre ni dorure, ni peinture, il faut que le bois ſe voye à nud. Point de houpes à leur attelage, & au lieu de longes une ſimple corde leur ſert de rênes. Desorte qu'il y a une ſorte de honte à tenir équipage ſur ce pié là. Auſſi les Eſclaves eux-mêmes nomment ces ſortes de voitures, *Chariots puants*. Il ne leur eſt pas permis de porter des habits de velours. Il faut même que les Marchands & Sous-Marchands ſe conduiſent avec beaucoup de ſoumiſſion & d'*humbleſſe*, s'ils veulent parvenir ; car on les regarde par deſſus l'épaule, & la faveur d'être admis dans la Compagnie d'un noble Seigneur, eſt pour eux le comble de l'honneur. Et même quand

quand cette grace leur eſt accordée, Meſſieurs les Sous-Marchands ſont toujours placés au bas bout, & jamais un des Nobles Seigneurs, ne s'abaiſſera en compagnie jusqu'à adreſſer la parole à un Sous-Marchand. L'on voit qu'un ſous-Marchand, qui ſouvent eſt de très bonne famille, & il n'y en a actuellement que trop de ceux-là, quittant la Hollande pour paſſer aux Indes, s'y trouve dans un état de dégradation bien humiliant. Il a tout le tems de déplorer ſon inconduite, ſa témérité, & la folie d'être venu chercher fortune dans un Pays, où il y en à ſi peu de ſes ſemblables qui la font, que l'on peut dire, ſans exagérer, que ſur cinquante Sous-Marchands il s'en trouve à peine trois qui réuſſiſſent, tous les autres mourant de chagrin, de maladie ou de miſére. Encore pour que quelqu'un de ces Sous-Marchands puiſſe faire ſon chemin aux Indes, il faut qu'il y ſoit tellement recommandé, qu'on n'oſe le laiſſer croupir longtems ſans avancement. Après ce que je viens de dire l'on me permettra bien je penſe de conſeiller à tout honnête homme de ne ſe déterminer à paſſer aux Indes Hol-

Hollandaises qu'à la derniere extrémité, & quand toutes les autres ressources sont absolument fermées pour lui. Aussi la plupart de ceux qui y sont venus s'en sont repentis. D'ailleurs, si c'est un homme de bonne maison, sa situation n'y est que plus accablante, c'est surtout à ceux là qu'on en veut, ce sont eux que l'on prend à tâche de traiter avec le plus insultant mepris.

Au contraire je conseille aux gens de la plus vile populace de partir pour les Indes Hollandaises; c'est un Paradis pour eux, & ils peuvent être surs d'y faire fortune.

En effet si l'on était mieux instruit en Europe, l'on se garderait bien de prendre si legerement le parti de passer aux Indes Hollandaises; si quelque jour l'on s'avisait en Hollande d'examiner les choses d'un peu près, d'y peser la conduite choquante & tyrannique de ces petits despotes de l'Inde, j'ose croire, à moins que nos Européens n'ayent aussi secoué toute idée de justice & d'équité, que les Directeurs se resoudraient enfin à mettre ordre à tous ces abus par une réforme devenue bien nécessaire. En effet en voyant combien

bien l'honnête homme eſt avili ici l'on pourrait s'écrier à bon droit: Grand Dieu! jamais Hollandais ne fut ſi opprimé, ſi dégradé ſous le joug Espagnol, qu'il l'eſt aux Indes ſous cette vile engeance à qui toute l'autorité y eſt confiée! Des gredins, qu'en Hollande l'on regardait comme la lie de la plus vile canaille, viennent ici, & d'abord les voilà grands Seigneurs! Point de conſolation, point de ſecours pour l'honnête homme malheureux, qu'un deſtin cruel a forcé de quitter ſa patrie; bien loin de penſer à lui, de lui alléger le poids de ſes maux, à peine daigne-t-on s'appercevoir qu'il exiſte. Eh! combien n'ai-je pas vû d'honnêtes gens mener ici une vie miſérable, rongée d'inquiétudes & de ſoucis! combien n'en ai-je pas vû périr dans les angoiſſes du deſeſpoir!

CONSEILLERS DE JUSTICE.

Ce College a toujours été indépendant, & ſou-

ſouvent il a été un frein contre *l'arbitraire* de la prétendue Regence Supérieure des Indes. Plus d'une fois l'on a vû ces deux Colléges diviſés ; mais ſurtout lorsque le Conſeil de Juſtice ne voulait pas céder aveuglement aux volontés, le plus ſouvent abſurdes, capricieuſes, quelque fois même évidemment injuſtes, du ſoi-diſant Conſeil Supérieur des Indes. Le Conſeil de Juſtice a eu pluſieurs Préſidens & autres Membres desintéreſſés, honnêtes, & intelligents — C'eſt l'unique contrepoids du pouvoir trop abſolu de la Regence Indienne; c'eſt le ſeul Tribunal où les malheureux trouvent quelque ſecours, quelqu'appui La Compagnie devrait bien accorder aux Membres qui le compoſent des honoraires un peu plus conſidérables; & il eſt réellement honteux qu'un College de cette importance & dont l'utilité eſt ſi ſenſible, aît à peine de quoi ſe ſoutenir.

COL-

COLLE'GE DES ECHEVINS.

Le Préſident de ce Collége eſt d'ordinaire un ignorant, ſans la moindre intelligence des affaires de ſon département. Il eſt vrai qu'il ſerait facile de la lui procurer, mais, membre lui même du Conſeil des Indes, il croirait compromettre ſon caractere, en avouant ſon impéritie, s'il cherchait les moyens de s'inſtruire. —— Mais pour donner une juſte idée de ce Collége, je peindrai ici au naturel la plupart des membres qui le compoſaient il y a quelques années.

Celui qui en était alors Vice-Préſident avait ſervi long-tems ſur les Vaiſſeaux de la Compagnie comme premier Chirurgien; & enſuite avait acquis le droit de Bourgeoiſie. Contrebandier reconnu, en quelque ſorte même avoué, il s'était enrichi dans le commerce frauduleux de l'Opium, & il n'eut rien de plus empreſſé que d'employer une partie de ſon argent à l'achat d'une

charge d'Echevin. L'on n'en dira pas d'avantage pour faire juger combien cet homme devait être instruit des affaires de son département! Cependant comme cet emploi donne un certain relief, il avait, au défaut de lumieres, toute la hauteur & la vanité qui font le partage ordinaire de l'ignorant & des gens de la populace, surtout aux Indes. Après lui siégeait un homme qui, après avoir exercé différents métiers des plus vils, était parvenu à être reloueur de voitures. La perversité de ses mœurs l'avait fait sortir très jeune d'Europe; à son arrivée aux Indes, il ne pensa même pas à s'appliquer à quelque chose d'utile, il se livra tout entier à la conduite la plus déreglée, & parvint ainsi à l'Echevinage.

Un troisieme, fils d'un Artisan, était venu aux Indes comme simple matelot; il commença par y vendre de la Chaircuterie par les ruës, épousa une Negresse qui l'enrichit, & acheta aussitôt une Charge d'Echevin.

Un autre était né aux Indes, à peine il baragouinait le Hollandais; n'importe. Une riche succession le plaça dans le Collége des Echevins.

Un

Un cinquiéme, lourd manant de la Weſtphalie, ne parlant encore que l'aſſomant jargon de ſon pays, avait été matelot, puis Pilote au ſervice de la Compagnie. Il devint Bourgeois de Batavia, ſe mit à relouer des voitures, gagna de grandes ſommes à ce métier, & ſe vit bientôt par là en état de figurer parmi les Membres de l'Echevinage.

C'eſt cependant à de telles gens qu'eſt commiſe l'exécution de la judicature criminelle à Batavia! C'eſt à ce Collége, qui par cette raiſon même eſt le plus nombreux de tous, qu'eſt ſpécialement affecté tout ce qui concerne le ſimple Bourgeois. C'eſt de ce Tribunal qu'émanent les ſentences, qui condamnent quelquefois des vingt, des trente perſonnes à la mort! Il eſt vrai auſſi que ce ne ſont que des Indiens . . . mais après tout qui ne frémirait des injuſtices que peuvent, que doivent néceſſairement commettre ces juges ſi ignorants, ces ames de boue!

L'on demandera peut-être pourquoi, par quels motifs ces ſortes de gens ſont ſi affamés de l'honneur de l'Echevinage? C'eſt qu'il flatte

leur vanité, qu'il leur donne le rang de Chefs du Commerce, ou de premier Marchand;

C'eſt qu'il leur eſt permis de ſe faire trainer en voitures peintes; d'avoir à leur attelage des longes, & des houpes; qu'ils peuvent être vêtus en velours, & qu'aux Portes on preſente les armes quand ils paſſent.

Qu'on demande après cela, ſi des gens de la plus vile populace doivent ambitionner ce rang, s'ils épargneront leur or pour y monter!

MILITAIRES; MILICE.

Nul être plus à plaindre aux Indes qu'un Militaire; en effet perſonne à Batavia ne montrera le moindre égard à un Officier. Exclus de toutes les Compagnies, il n'a même pas la reſſource d'une ſubſiſtance honnête. Il eſt vrai que pluſieurs de ces Officiers, obligés de mener une vie ſi frugale

gale aux Indes, n'ont ſouvent été en Europe que de ſimples artiſans ; encore ſont-ce ceux de cette catégorie qui y jouiſſent du peu de conſidération que l'on veut bien accorder à leur Corps ; tandis qu'un vrai Militaire, un Officier dont la bravoure & l'expérience ſont connues ne doit jamais s'y attendre Auſſi ne conſeillerai-je jamais à un homme de coeur de chercher du ſervice chez les Hollandais-Indiens.

Dans la plupart des Comptoirs, ou Factories du dehors, ſurtout aux Molucques, le ſimple ſoldat eſt très durement traité.

On leur paſſe treize ſols pour un Florin, ce qui a lieu dans toutes les Indes Hollandaiſes. De ſorte qu'un ſoldat enrôlé dans les Pays-Bas à raiſon de *f* 9 par mois, ne reçoit réellement aux Indes que *f* 5 : 17.

On leur fait payer cher tout ce qu'on leur fournit, comme uniformes, chemiſes &c. qu'on les force de prendre tout faits, moyen dont leurs chefs ſe ſervent à merveille pour faire leur bourſe.

On ne leur donne que du ris, encore eſt-ce

en très petite quantité; car enfin il faut que chacun vive, & les Pourvoyeurs ſurtout, qui ont le talent de ne pas s'oublier.

On a encore le ſecret de leur escamoter un tiers de leur modique paye, en les forcant d'acheter une certaine quantité d'Arack (*d*) du Commandant.

On ne leur donne ni bas, ni ſouliers; auſſi ils vont toujours nuds piés. Mais d'un autre côté l'on eſt moins chiche ſur les châtimens; on les bâtonne de la maniére la plus cruelle.

Si bien traités, n'a-t-on pas tout lieu d'attendre à l'occaſion des preuves de la plus grande bravoure de leur part! Ajoutez à cela que la plupart de ces malheureux ſont Français, Allemands, & autres étrangers, filoutés en Hollande par les infames racoleurs, à qui l'on y donne le nom ſi bien merité de *vendeurs d'Ames* (*Zielverkopers*). De pareilles gens peuvent-ils avoir fort à coeur les intérêts des Hollandais?

(*d*) *Sorte d'Eau de Vie.*

CLER-

CLERGE'.

Ce Corps, qui partout devrait être ſi reſpectable, eſt aux Indes au dernier dégré de l'aviliſſement. Ce n'eſt pas que ceux qui l'y compoſent ne faſſent tout au monde pour uſurper des égards, dûs d'ailleurs au ſaint caractére dont ils ſont revêtus. Ceux, qui devraient donner l'exemple de l'humilité, affectent ordinairement une hauteur inſultante, & qui dans la plûpart d'entreux ne ſert qu'à mieux déceler l'ignorance la plus honteuſe.

Le gros de ces Meſſieurs eſt compoſé d'ignares Précheurs, dont quelques uns même ne montérent jamais en chaire en Europe, & qui de maîtres d'école, de cuiſtres de village, ou même de ſavetiers, ont été métamorphoſés aux Indes en Prédicateurs.

Un Miniſtre y a le rang de Commandeur; auſſi a-t-il le droit de faire trainer ſa revé-

rence en voiture dorée; d'avoir des longes & des houpes à l'attelage de ſon caroſſe, & de porter le velours.

Il eſt vrai que ce n'eſt qu'après les plus grandes inſtances, dictées par l'orgueil le plus indécent, qu'ils ont obtenu de jouir de ces brillantes prérogatives, ce qui fait que, ſi l'on en excepte les *Nobles Seigneurs des Indes*,

L'on ne voit point à Batavia de caroſſes plus richement dorés, de chevaux plus galamment enrubantés que ceux de Meſſieurs les Miniſtres. Auſſi les perſonnes, qui ne ſont point accoutumées à ce faſte, ne peuvent déguiſer leur ſurpriſe de voir dans une voiture des plus élégantes un magot en rabat & en habit de velours noir, plus ridicule encore par ſa ſotte contenance, courant la tête roide & le nez au vent, & faiſant trembler les rues de Batavia ſous les roues bruyantes de ſon brillant équipage. Ce n'eſt pas tout encore: tous les ſoirs l'on eſt ſûr de trouver ces hommes Apoſtoliques dans les Compagnies la pipe à la bouche, & le verre à la main, & trés ſouvent à la table de jeu, mêlant

lant les cartes avec plus de dextérité, qu'ils n'ont de zéle à feuilleter leur sermonaire. Car les amusemens de la soirée ne leur laissent pas le tems de se livrer à une étude convenable à leur vocation. A peine ont-ils celui de débiter de mémoire quelques sermons pillés dans un livre, tout ce qu'ils y mettent du leur se reduisant d'ordinaire au son de leur voix, & à leurs ridicules gesticulations.

Plusieurs d'entr'eux s'adonnent au commerce, & l'envoi d'un Ministre à la côte occidentale de Sumatra, pour y administrer les Sacremens, est une faveur bien enviée. Il faut avouer cependant qu'ils y font un négoce bien peu décent à un Ecclésiastique. Lorsque quelqu'un d'eux a obtenu cette bienheureuse mission, il ne se fait aucun scrupule d'acheter & de vendre des esclaves des deux sexes; ils en chargent des vaisseaux, & puis ils forment une longue liste de nouveaux chrétiens, qu'ils assurent sans pudeur avoir convertis & bâtisés pendant leur course prétendue apostolique. La liste de ces Conversions passe bientôt en Europe, où l'on ne manque

pas de proner bien haut le zéle des Convertisseurs.

Au reſte ce manege a lieu dans presque tous les Comptoirs du dehors; & s'il eſt des Indiens qui ſe faſſent bâtiſer, ce qui arrive quelque fois, ils ne ſont réellement chrétiens que de nom, ne le ſont devenus que par quelques vues d'intérêt, & n'ont aucune connoiſſance fondamentale de leur nouvelle religion, tant on ſe met peu en peine de les inſtruire.

SJABANDHAAR.

Cet Officier de la Compagnie eſt le Receveur. C'eſt à lui que tous les étrangers doivent s'adreſſer; il leur fournit tout ce dont ils ont beſoin, en payant bien entendu. Souvent les étrangers s'etaient plaint hautement de cette contrainte, mais toujours envain, puisque perſonne, excepté le Sjabandhaar, n'oſerait leur livrer la moindre choſe. Le profit qui lui en re-

revient, il le partage avec le Gouverneur Général, de même que lorsqu'il fournit du sucre, de l'Arack &c. & bien souvent alors l'on ne pense pas même aux Intérêts de la Compagnie, à qui même par cette raison l'on fait si souvent accroire qu'il y a disette de sucre. C'est lui qui jouit en grande partie, peut-être même seul, du droit de faire ouvrir & fermer les barrieres, aussi ne voit-on guéres de plus hardis fraudeurs que les Sjabandhaars, ce qui rend cet Emploi un des plus lucratifs des Indes.

COMMISSAIRE DES NATURELS SORTANT SOUS LA DOMAINE DE JACATRA.

Pour avoir sa part aux profits que donne cet emploi, le Général n'en dispose d'ordinaire qu'en faveur de quelqu'un de ses Parents. Les Natifs sont obligés de fournir au Commissaire le Caffé, les Nids-d'Oiseaux &c. à un prix très modique; c'est de lui aussi qu'ils prennent de l'ar-

l'argent à un intérêt exceſſif. Le Commiſſaire paye, par exemple, 20000 Rixdales aux Natifs des denrées qui ſont portés à 250000. ſur le compte de la Compagnie. Si parmi les principaux d'entre eux il s'en trouve qui n'ayent pas toute la bonne volonté, toute la ſoupleſſe qu'on en exige, *ils ſont démis de leurs emplois, & de plus étrillés d'importance.*

POSSESSIONS.

Batavia, Capitale des Indes Hollandaiſes a un Château, qui tombe entièrement en ruine. Le Batiment, les Baſtions, les Murailles, tout eſt dans le plus pitoyable état. Les Foſſés ſont pour la plûpart à ſec, on n'y fait aucune réparation, non plus qu'aux murs de la ville, aux moles &c. Cependant l'on ne manque pas chaque année de mettre ſur le compte de la Compagnie des ſommes aſſez fortes en matériaux &c. L'on verra plus bas, lorsque l'on parlera du

du Quartier des Métiers, d'où vient que la Compagnie solde ces articles. Il y eut jadis à *Batavia* un Château à l'entrée du port (*Château d'Eau*) mais actuellement il est presqu'entièrement enfondré. Enfin de quelque côté que l'on examine les ouvrages, construits autrefois pour la défense de la Ville & du Château, l'œil ne découvre que ruine & destruction. Deux cens hommes forment d'ordinaire la garnison commise à la défense de cette Place. Presque tous, Officiers & Soldats, n'ont ni santé, ni vigueur, & maudissent de bien bon coeur & le Pays & le service. Par ci, par là l'on trouve quelques petits Postes autour de la ville. Quinze ou vingt cinq hommes en ont la garde; & en cas d'attaque, ces postes, qui sont dans l'état du plus grand délabrement, ne pourraient être d'aucun avantage. Du côté de la mer, la Ville est absolument sans défense, & presque toutes ces petites garnisons sont dans l'intérieur des terres, de sorte que j'oserais assurer que trois ou quatre vaisseaux Anglais, Français ou de toute autre nation, emporteraient *Batavia* dans deux ou trois jours.

Il

Il y a un assez grand nombre de Vaisseaux en rade, mais sans poudre, & montés tout au plus de trois ou quatre hommes. Si l'on voulait tenter une descente, il n'est rien de plus facile. Elle peut se faire une demie lieuë au dessus de la ville du côté Oriental, où l'on fait d'ordinaire si bonne garde, que quatre cens hommes, que l'on y debarquerait avec quelque Pièces de campagne, se rendraient maîtres de la Place, avant même que l'on pût se douter de leur approche.

Je ne parle ici que d'une surprise; mais si l'ennemi venait en force, il n'aurait pas même besoin de masquer ses desseins, car il est sûr que le peu de Troupes, qui forment la garnison, passeraient tout de suite de son côté; d'ailleurs il n'y a pas d'Artilleriſes, du moins personne qui mérite d'en porter le nom. Que l'on juge de la confusion qu'il y aurait en pareil cas & combien peu il en coûterait pour faire réussir une entreprise, que les Natifs même seraient des premiers à favoriser. Car demeurant assez avant dans les terres, & haïssant les Hollan-

landais comme la peste, à cause des vexations qu'ils en souffrent, ils ne manqueraient pas de se jetter dans le parti de l'ennemi.

Les Postes du dehors sont,

ANKEE, situé à trois lieuës dans les terres, avec une garnison de vingt hommes.

MEESTER CORNELIS, à six lieuës dans les terres, sa garnison est de vingt cinq Invalides.

TANGERANG, à dix lieuës dans les terres, gardé par trente hommes.

JACATRA & RYSWYK, à une lieuë & demie dans les terres; chacun de ces deux Postes a vingt-cinq hommes de garnison.

Tous très mal pourvûs de tous moyens de défense; pourra-t-on après cela croire encore que j'ai tort de dire qu'il n'est rien de plus aisé que de s'emparer de *Batavia* par force ou par surprise.

Ce serait au reste une entreprise à tenter, & celui qui en ferait la conquête trouverait de quoi

quoi se dédommager de ses peines. Les lieux où le numeraire se met en reserve, sont ordinairement bien fournis d'or & d'argent, & les Magazins remplis de marchandises, sans compter les fortes contributions que l'on pourrait faire payer à ses riches habitans. Il ne serait guéres possible d'en déterminer le butin à quelques tonnes d'or près; cependant le plus grand avantage serait que par la prise de *Batavia*, l'on se trouverait maître de toute la côte de *Java*, & personne n'ignore les grands revenus que l'on retire de *Java*. L'insalubrité du climat serait donc le plus grand, ou plutôt l'unique obstacle à surmonter. Mais celui qui s'emparerait de *Batavia* n'aurait qu'à, sans s'y arrêter longtems, établir ensuite sa capitale à *Samarang* dans l'Isle de *Java*, où l'air est très salubre. *Java* une fois entre les mains de celui qui en entreprendrait la conquête, les Iles à Epiceries, actuellement l'unique ressource de la Compagnie chancelante des *Indes Hollandaises*, seraient de même bientôt en son pouvoir.

Mais avant de quitter le Chef-lieu des pos-

ses-

ſeſſions des Hollandais dans les Indes, je veux, ſuivant la promeſſe que j'en ai faite plus haut, dire un mot du Quartier des Artiſans. C'eſt un établiſſement qui coûte annuellement des ſommes immenſes à la Compagnie ſans aucune néceſſité. C'eſt là que l'on trouve un grand nombre d'Artiſans Européens & Indiens, & que l'on tranſporte & conſerve tous les matériaux & minéraux, pour le ſervice de la Compagnie. Mais l'on n'y fait pas ce que l'on devrait y faire pour ce ſervice, ſans quoi cet établiſſement ſerait d'une grande utilité, coûterait bien moins qu'il ne coûte, & l'on verrait les Fortifications, les Magazins, les Edifices publics & les Maiſons en bien meilleur état qu'ils ne ſont.

Mais rarement on y travaille pour l'avantage de la Compagnie; il ſuffit que ce ſoit pour celui du Gouverneur-Général, & des Nobles Seigneurs, & que la Compagnie en porte tous les fraix. Car quand le Gouverneur, ou quelqu'un des Nobles Seigneurs entreprend de faire bâtir pour ſon uſage, un Hôtel, une Maiſon de plaiſance, ou quelqu'autre Bâtiment conſidéra-

ble, tous les matériaux se tirent du Quartier des Artisans, on en met la consommation à la charge des Edifices & des Magazins de la Compagnie, & on les lui passe en compte.

Et voilà quelle est la véritable cause que cet Attélier est comme un gouffre, qui absorbe annuellement tant de sommes immenses, & que cependant les Edifices de la Compagnie, ses Magasins, ses Fortifications tombent & dépérissent de plus en plus. Aussi tous les Maîtres ou Chefs des Artisans ne manquent guéres de faire leur bourse; ce qui est si ordinaire à Batavia que l'on n'y est du tout point surpris d'apprendre que tel ou tel de ces Maîtres Artisans a laissé à sa mort un Capital de cent mille Rixdales. Il n'y a même pas plus longtems qu'en l'année 1776. que les héritiers d'un Maître Charpentier ont recueilli une somme pareille pour leur succession. Il n'est donc pas surprenant que ces honnêtes Messieurs tiennent une sorte d'équipage, qu'ils ayent de beaux & grands jardins, & vivent dans un état d'opulence qui saute aux yeux. La raison en est claire; c'est que ceux qui sont à la

tête des affaires, non seulement les employent, mais permettent aussi qu'ils mettent sur le compte de la Compagnie & les matériaux, & la salaire des services qu'ils en ont reçu eux mêmes. L'on conçoit que sur ce pié, ils ne peuvent, que même ils n'oseraient guéres examiner scrupuleusement les mémoires de ces Messieurs, dont chacun ne manque guéres de se dire, s'il est permis à mes supérieurs de voler comme ils le font, je puis bien de mon côté écrire en toute sûreté deux pour un sur mes comptes.

Amboine, Résidence d'un Gouverneur & d'un Conseil, fournit les Cloux de girofle à la Compagnie. Le Gouverneur *d'Amboine* est presque plus respecté, plus ménagé dans son Gouvernement, que ne le furent autrefois les Cesars eux-mêmes dans l'ancienne Rome ; que l'on me pardonne la comparaison. Mais ce soit dans l'assemblée, ce soit dans le commerce ordinaire de la vie, il faut toujours lui donner raison. Que quelqu'un ose y manquer, fut-il un des Membres du Conseil, on le fait repasser aussitôt à *Batavia*, où il est sûr que toutes ses

fenſes ne ſervent qu'à aggraver ſes prétendus torts, &. à faire confirmer la ſentence qui l'a déjà condamné. En effet rien de plus naturel, Meſſieurs les Gouverneurs particuliers étant toujours très attentifs à ſe concilier les bonnes graces du Général par des préſens donnés à propos. Mais ſi celui qui a le malheur d'encourir la disgrace du Gouverneur eſt d'un rang au deſſous de celui de Conſeiller, c'eſt d'ordinaire à ſon dos à payer l'amende; douze Caporaux armés de bons gourdins ſont alors les Exécuteurs de la ſentence.

Quant aux malheureux Naturels, ils ſont traités plus impitoyablement encore; les taxes, qu'on leur impoſe, les chatimens qu'on leur inflige ſont purement arbitraires; ce qui a ſurtout lieu, lors du *Hongytogt*, ou de la ronde que le Gouverneur fait annuellement. Des Indiens ſont alors établis dans les villages, dans tous les hameaux &c. en qualité de *Orang-Kayas*, ou de Sergents & de Caporaux; offices qu'ils ſont obligés de payer à beaux déniers comptants, & pour leſquels il faut encore qu'ils remercient

Mr.

Mr. le Gouverneur, quoiqu'ils ne les ayent ni desiré ni demandé. S'il arrive qu'ils ne satisfassent point à tout ce que le Gouverneur exige d'eux, leur sort est des plus déplorables. L'on a vu certain Gouverneur *d'Amboine* pousser l'insolence & la barbarie jusqu'à faire attacher un de ces malheureux sur une piéce de canon, la faire tirer ensuite, & par cette exécution cruelle, rendre impotent cet infortuné pour le reste de ses jours. Les *Orang-Kayas* sont changés tous les ans, ce qui augmente considérablement les revenus que le Gouverneur retire de cet établissement. Tous ceux qui sont en qualité de Résidents, dans les différents Postes qui ressortent de son Gouvernement, lui doivent un tribut annuel. S'ils négligent de le payer, aussitôt ils sont démis de leur emploi; mais leur exactitude leur assure aussi l'impunité de toutes leurs extorsions. Par tout ce que je viens de dire l'on peut juger combien les malheureux habitans doivent aimer les Hollandais; aussi prient-ils le Ciel tous les jours de les délivrer de la Tyrannie Hollandaise.

Un Gouverneur dans son Gouvernement jouit entr'autres de ces prérogatives:

Il s'y fait donner le titre de *Noble Seigneur*, & sa femme est qualifiée de *Madame*.

Deux sentinelles sont toujours à sa porte, il a de plus une garde particuliére.

S'il sort, à pié ou en carosse, deux Trompettes & une partie de sa garde le précédent, une autre partie le suit.

Tous ceux qui se trouvent alors sur son passage, sont obligés de s'arrêter, & de s'incliner profondément.

Les Fortifications *d'Amboine* sont dans le même état de dépérissement que celles de *Batavia*. La Garnison est de deux cens hommes, qui en cas d'attaque ne pourraient faire la moindre résistance, mais qui passeraient bien plutôt du côté de l'ennemi, supposé que ce fut une Puissance Européenne. Et quant au secours, que les Hollandais auraient en ce cas à espérer des Naturels, l'on peut croire qu'il serait proportionné aux bons traitemens que ceux-ci en reçoivent. Ajoutez que ce sont ces malheureux qui livrent

les

les Cloux de girofle à la Compagnie, & qui ſont obligés de les lui fournir à un ſi bas prix, qu'on a presque honte de le dire. Auſſi l'avantage qu'ils retirent de cette livraiſon eſt-il presque nul ; ils s'en plaignent toujours amérement, & l'on peut croire qu'ils ſaiſiraient avidement l'occaſion de changer d'acheteurs & de maîtres, en ſe donnant à ceux qui n'héſiteraient ſans-doute pas à prendre leurs productions à un prix plus raiſonnable.

Au mois de Décembre l'on fait partir de *Batavia* trois Vaiſſeaux pour *Amboine* ; ils en reviennent au mois de Juin, chargés de Cloux de girofle. Les Vaiſſeaux ſont tout au plus montés de cinquante hommes, d'ailleurs très mal équippés, & tout à fait ſans défenſe. Les fraix pour la Garniſon & l'entretien de ce Gouvernement montent à *cent dix huit ou vingt mille Florins*, c'eſt là du moins ce que l'on porte en compte à la Compagnie.

Que l'on juge, d'après ce que je viens de dire, avec quelle facilité une Puiſſance étrangere, la *France*, par exemple, ou l'*Angleterre*, pourrait

s'emparer de ce Gouvernement! Et ne faut-il pas s'étonner qu'une Poſſeſſion, de ſi grande importance pour la Compagnie, ſoit entretenue avec tant de négligence, & ſi imprûdemment gouvernée?

Mais voilà comme tout vá dans les Indes Hollandaiſes, & comme tout ira toujours, jusqu'à ce qu'elles ſoient entiérement perdues, à moins qu'on ne s'aviſe un bonne fois en Hollande d'examiner ce qui s'y paſſe avec un peu plus d'attention.

Le Gouvernement de *Banda*, à 25 ou 28 miles d'*Amboine*, fournit à la Compagnie la Noix muſcade & le Macis. Le Gouverneur y jouit des mêmes priviléges & de la même autorité que celui d'*Amboine*. Quelques unes des Iles de *Banda* ſont très malſaines, celles ſurtout où ſont ſituées les Poſſeſſions Hollandaiſes.

Toujours dégarnies de Troupes, n'ayant que des Fortifications ruinées, ſi l'on peut même donner ce nom à quelques pans de murailles dégradées, qui portent pourtant encore quelques Pieces de canon, il y meurt chaque année 60 hommes

mes sur 75. Il n'y a que les Naturels & ceux qui ont soutenu les premières maladies qui peuvent y résister.

Un Volcan toujours embrasé, au pié duquel est bâtie la prétendue Forteresse, ne contribue pas peu aussi à cette insalubrité meurtriére.

Ceux qui ont la livraison des Noix muscades sont presque tous indigénes, ou natifs de l'Ile même. Ils sont Bourgeois & font cultiver leurs Plantations par leurs esclaves. L'on n'en agit pas mieux avec eux qu'avec les *Amboiniens;* le prix auquel ils sont obligés de fournir leur Muscade étant également fixé si bas, que c'est une chose criante, & qu'il ne suffit même pas à rembourser leurs fraix, ni à les dédommager de l'entretien & de la perte de leurs esclaves. Mais il est encore un autre genre de vexation, inventée par l'avarice la plus inique & la plus odieuse. Elle se fait sur le Ris & la Toile, servant à la nourriture & à l'habillement des esclaves, de même que sur bien d'autres articles, dont le provenu se verse tout entier dans la bourse du Gouverneur. Est-il donc éton-

nant, après ce que je viens de dire, que ces malheureux ne soient pas plus affectionnés que leurs voisins à la Compagnie Hollandaise? Mais ne l'est-il pas bien plutôt que *Banda*, rendant de si grands avantages à la Compagnie, on n'y traite pas mieux les Livranciers? N'est ce pas agir bien de humainement avec ces pauvres gens, relegués dans un lieu presque séparé du reste de l'Univers, où les maladies regnent continuellement, & où l'on a sans cesse devant les yeux l'effrayant spectacle d'un Volcan toujours allumé? J'ai dit que l'air de quelques unes des Iles de *Banda* est plus salubre, & j'ai pensé, j'ai même dit qu'il faudrait transférer la Garnison dans une de ces Iles, & ainsi à une plus grande distance du Volcan. Il suffirait de construire un petit Fort sur l'ancien emplacement pour la protection de *Banda*, qui n'en serait que plus facile à être défendu & conservé sans qu'il fut besoin de sacrifier un si grand nombre d'hommes. Ce même Plan, il est vrai, a été proposé à *Batavia*, mais il est vrai aussi, que l'on n'y est le plus souvent que trop indolent, &

que

que l'on n'y pratique que trop légérement la maxime favorite de l'homme sans prévoyance & sans souci, *oh! cela durera bien autant que moi.*

Il ne serait donc pas plus difficile à une Puissance étrangére de nous enlever *Banda* qu'*Amboine*; elle pourrait même s'y maintenir sans peine, en usant de la sage précaution, que nous avons conseillée plus haut, de transférer l'établissement ailleurs.

En Décembre ou en Janvier, deux Vaisseaux, aussi bien montés & équipés que ceux d'*Amboine*, partent pour *Banda*; ils y transportent du *Ris* & autres articles nécessaires, & en rapportent les Epiceries. Cet établissement coûte par an plus de 80 mille Florins à la Compagnie, en sus des avantages provenant des taxes, & des avances dont y jouissent ses Employés sur les Denrées de trafic qu'elle y envoye: ce qui pourtant ne mérite presque pas qu'on y fasse attention, vû les profits considérables que donnent les Noix muscades & le Macis.

Les *Hollandais* considérent le Gouvernement de *Macassar*, situé dans l'Ile de *Celebes*, comme

me la Clef du Grand-Orient ou des *Moluques*. Le Gouverneur y jouit des mêmes prérogatives que les deux dont nous venons de parler. Le Fort ou Château des Hollandais eſt près de la Mer ; on peut dire qu'il eſt ſans fortifications. La Garniſon eſt d'ordinaire de deux cens hommes, les plus indiſciplinés & les plus mécontens peut-être de toutes les Indes. Auſſi peut-on être ſûr qu'en cas d'attaque ils n'en feraient pas à deux pour ſe ranger du côté de l'ennemi.

Les *Macaſſars* ſont braves & belliqueux ; mais ils ſont auſſi ennemis jurés des *Hollandais*. Ce qui vient en grande partie de ce que ceux-ci ont toujours affecté, & affectent encore d'élever & de favoriſer les *Boeginois* au préjudice des *Macaſſars*.

Cette haine eſt encore fomentée, & même accrue, par la néceſſité où ſont ces derniers de payer à la Compagnie la dixme de toutes leurs Productions, ſans compter ce que les Gouverneurs en extorquent encore pour eux-mêmes. Une autre raiſon encore, c'eſt que les Gouverneurs au moindre mécontentement, ou plutôt

tôt au moindre caprice, dépoſent les Chefs de cette Nation, & que pour le faire ils ſe ſervent des *Boeginois*, conſiderés comme les premiers Alliés de la Compagnie. Le Prince dépoſé eſt enſuite envoyé à *Batavia*, où, ſur le ſimple rapport du Gouverneur, il eſt toujours condamné par le Haut-Conſeil, & rélegué quelque part pour le reſte de ſes jours. Au reſte l'on conçoit que Meſſieurs les Gouverneurs n'en agiſſent ainſi qu'en vue de leurs chers intérêts, & parce qu'ils s'y trouvent ſouvent engagés par l'or de quelques autres Princes Indiens. Presque tous les Princes de la côte oppoſée (*Overwal*), comme ceux de *Dompo*, *Bima*, *Sumbauwa*, où croît le *Bois de Sappan*, ſont auſſi ſous la dependance arbitraire des Gouverneurs *Hollandais*, ce qui plus d'une fois a coûté des guerres ruineuſes & meurtriéres. Car à la mort de quelques uns de ces Rois, il ſe préſente toujours pluſieurs Compétiteurs au trône ; & celui-là eſt ſûr de l'emporter, & d'être maintenu par les Hollandais, qui paye le mieux les ſecours qu'ils lui donnent.

La

La Compagnie Hollandaise ne retire de cette Poſſeſſion que du Ris, et les revenus de ſes Douanes, ce qui, à plus de ſeptante mille florins prés, ne rend pas les dépenſes qu'elle eſt obligée de faire.

Cependant cet établiſſement ne laiſſe pas d'être des plus lucratifs à ſon Gouverneur; d'ailleurs l'on eſt obligé de le conſerver, & pour avoir l'œil ſur ce qui ſe paſſe de ce côté, & pour veiller à la deſtruction des arbres à Epiceries dans le Royaume de *Bouthon*, que les Hollandais ont obtenue du Roi. Mais l'on rira de la manière dont ſe fait cette deſtruction. Un Sergent & deux Soldats en ſont les exécuteurs; que l'on juge de là de ce qu'ils peuvent faire; ſur tout étant obligés de ſe faire indiquer les jeunes arbres à épiceries par les Naturels même, qui n'en indiquent que le moins qu'il leur eſt poſſible, ne faiſant en cela qu'obéïr aux ordres ſecrets du Roi de *Bouthon*, qui ſait fort bien le moyen de ſe défaire de ſes Epiceries: ce que les *Anglais* ſavent bien eux-mêmes auſſi. En effet & les *Français* & les *Anglais* peu-

peuvent toujours être assurés de se procurer des Epiceries dans la Baye de *Bouthon*. Les Hollandais cependant, surtout en Hollande, s'imaginent que les arbres à Epiceries sont exactement arrachés & détruits dans ces contrées. Mais, bon Dieu! si l'on y était instruit comment tout s'y passe réellement, l'on changerait bientôt d'idée, & l'on veillerait mieux aux intérêts de la Compagnie. Une chose est sure, c'est que tous les ans il se rend des Navires étrangers dans la Baye de *Bouthon*, qui s'en retournent chargés d'Epiceries. Tous les ans il part un Vaisseau au mois de Janvier pour *Macassar*. Trois ou quatre Chaloupes, commandées par un Pilote, aussi mal montées que mal équipées, ce qui d'ailleurs ne peut guéres être autrement, font aussi tous les ans une croisiére. Ces Chaloupes cependant servent bien plus à pirater le commerce des Naturels, qu'à empêcher ou prévenir la contrebande des Epiceries.

Au reste, la raison pour laquelle ces Chaloupes sont toujours si mal équipées, c'est que celles de Monsieur le Gouverneur doivent être tou-

toujours abondamment fournies de tout, & que c'eſt aux dépens de la Compagnie, en ſon nom, & à ſon très grand desavantage, que ſe font ces approviſionnemens. Les Chaloupes du Gouverneur ſont employées au commerce qu'il fait d'ordinaire à *Baly*, *Banda*, *Bima*, *Batavia* & *Java*.

Ternate a de même ſon Gouverneur. Il y a dans ce Gouvernement, qui fournit un peu d'Or, une Garniſon de cent cinquante hommes. Le Commerce qu'on y fait n'eſt pas grand, & ce n'eſt qu'un Poſte de ſurcharge, qui coûte annuellement à la Compagnie 60. à 70. mille florins, qu'elle paye aux Rois de *Tidor* & de *Ternate*, d'après une convention faite avec eux, pour avoir la permiſſion d'y détruire les Muſcadiers & les Girofliers. Le Gouvernement en lui-même eſt d'un produit aſſez modique pour le Gouverneur, mais il s'en dédommage abondamment, par le monopole des Toiles, des Boiſſons, des Proviſions, du Ris &c. Car ce Commerce eſt abſolument interdit aux pauvres Habitans de ces Contrées, ſous peine de

toute

toute l'indignation de Monsieur le Gouverneur. Ce qui est cause que les Naturels, & même les Employés subalternes de la Compagnie y vivent dans la plus grande misere; aussi n'y a-t-on jamais de jours plus malheureux que sous la tyrannie d'un Gouverneur intéressé & avide. Les Troupes, de même que les Naturels, y sont, comme on peut bien le croire, aussi affectionnées aux Hollandais que dans les autres Gouvernemens. L'état des Fortifications n'y est pas plus respectable, & un seul Vaisseau Européen, bien équipé, emporterait *Ternate* sans peine.

L'on peut placer aussi dans le Grand-Orient, ou les *Moluques*, *Timor*, où la Compagnie entretient un Chef & une petite garnison. Ce n'est que par la crainte, qu'en abandonnant ce Poste, quelqu'autre ne s'en emparât, que la Compagnie se resoud à le garder; car bien loin qu'il lui procure quelqu'avantage, l'on peut assurer que les dépenses l'emportent amplement sur le gain. Je passe maintenant au *Petit-Orient*, nom que l'on donne aux *Indes* à l'Ile de *Java*.

Samarang, un Gouvernement, est la Résidence

du Gouverneur de *Java*. Il n'y a que bien peu de tems que celui qui avait ce Gouvernement, y était parvenu dans l'espace de neuf ans, de simple garçon Cannonier. *Bravo*! dira-t-on, c'était là sans doute un homme de mérite, & qui avait rendu à la Compagnie quelque service important. — Un moment, de grace; connaissez d'abord ses talens et les dégrés par lesquels il s'est élevé, & jugez.

De garçon Cannonier, il entra à la Secrétairie, & y monta successivement à la place de second Clerc; de là il devint Secrétaire privé du Gouverneur Général, de sorte que tous les services, qu'il a rendus à la Compagnie dans ces différents postes, se reduisent à avoir copié des Résolutions, des Minutes, des Placards & signé des Sceaux. Parvenu ensuite au poste de Secretaire (de la Regence), il eut encore les mêmes fonctions, & ce sont là les services qui l'ont porté à la charge de Gouverneur de *Java*, quoique cependant il faille avouer, que la faveur du Gouverneur Général d'alors y a le plus contribué. N'est-il pas évident que cet homme avait

bien

bien mérité une récompenſe auſſi brillante par les ſervices importants ſi fidellement rendus à la Compagnie, & dont elle a retiré de ſi grands avantages ? Cet habile homme n'avait que ſeize ans lorqu'il devint Clerc, de ſorte qu'à l'age de vingt cinq ans il ſe vit revêtu d'un des meilleurs Gouvernemens de l'*Inde!*

Qu'on ne penſe pourtant pas qu'il n'y eût alors perſonne aux *Indes*, à qui l'on ne reconnut plus de talens qu'à ce jeune homme imberbe, où qui n'eut mieux mérité que lui de la Compagnie ; mais c'eſt qu'aux *Indes* il ſuffit d'être en faveur, on n'y penſe même pas qu'il y aît des talens & des ſervices à recompenſer.

Le Train d'un Gouverneur de *Java* égale presque celui du Général de *Batavia* ; ſes revenus ſont très conſidérables. Il peut vexer, extorquer auſſi impitoyablement qu'il lui plaît, pourvû qu'il aît ſoin que le Général aît part au gâteau. Il y a pluſieurs Réſidences dans l'île de *Java*, qui reſſortent de ce Gouvernement, & dont ceux qui en ſont revêtus gagnent gros, mais ils ſont obligés de verſer une partie de

leurs profits dans la bourse du Gouverneur. L'on demandera peut-être quelles sont les sources d'où sortent de si gros gains,

Les Naturels & la Compagnie. Nous ne finirions pas si nous voulions rapporter toutes les friponneries, qui se commettent dans ce Gouvernement. Qu'il suffise de savoir que l'on y écorche les malheureux habitans, & que chacun, pour piller la Compagnie tout autant qu'il peut, met en usage toutes sortes de moyens.

La plûpart des petits Postes de *Java*, qui dépendent de ce Gouvernement, ont un détachement de 25 à 30 hommes, hors d'état d'arrêter un seul jour un ennemi Européen. La Garnison de *Samarang* est tout au plus de 250. hommes, aussi bien intentionnés que dans les autres Gouvernemens, & les Fortifications y sont aussi bien entretenues. Les Naturels y sont affectionnés aux Hollandais comme par tout ailleurs, & les verraient déguerpir de bien bon cœur.

Java livre cinq à six mille *Last* (*e*) de Ris, &

(*e*) *Un Last fait* 3200 *Livres.*

& du Sel autant que la Compagnie en veut. L'on en retire encore de l'Indigo, du Fil de Coton, des Boiſages, du Sucre, du Caffé, des Nids d'Oiſeaux &c. Enfin c'eſt un des meilleurs pays du monde, ſurtout par la ſalubrité de ſon air.

Il y a encore dans l'Iſle de *Java* une Réſidence particuliére, nommée *Cheribon*, que l'on peut dire être le morceau le plus délicat de toute la pièce. Le Réſident en retire 100000 ducatons par an (*f*), que lui rendent ſes extorſions ſur les Habitans, & les vols faits à la Compagnie. Car ſi ce n'était par de pareilles voyes, comment ſerait-il poſſible qu'une ſimple Réſidence fut d'un rapport auſſi conſidérable? Auſſi cette Place n'eſt accordée qu'aux plus proches Parents du Général, jeunes gens d'ordinaire, ſans mœurs, ſans conduite, & qui, dans le delire, de leur bonne fortune, ſe croyent tout permis pour traiter les malheureux Habitans de la maniére la plus inſolente & la plus tyrannique.

Ceylon, l'une des principales Poſſeſſions de la Com-

(*f*) *Un Ducaton fait 3 florins 3 ſous d'Hollande.*

Compagnie, & où il y a d'ordinaire une bonne Garnison, est aussi de tous ses établissemens dans l'*Inde* celui qui est actuellement dans le meilleur état. L'on peut en attribuer la cause à l'habileté de son Gouverneur, Monsieur *Falck*, & à la coûtume où l'on est d'y envoyer des Vaisseaux en droiture de la Hollande. Les profits, que l'on en retire par le Commerce qui s'y fait ne vont à guéres plus que *neuf* ou *dix* Tonnes d'or, tandis que les fraix & les débours se montent pour le moins à onze cent mille florins; mais cet excédent de dépense est bien compensé par les grands gains que donne la Canelle. Depuis l'année 1766. les *Hollandais* sont presque seuls maîtres de *Ceylon*; le Roi de *Candi*, jadis si puissant & si fier, s'est vû enfin obligé de reconnaître leur souveraineté & de leur céder une partie des côtes de son Royaume. Autrefois elles appartenaient aux Naturels, & ce fut pour les en dépouiller que les Hollandais entreprirent la derniere guerre, qui, malgré tous les avantages qu'elle procure à la Compagnie, n'en fut pourtant pas moins injuste.

Ce-

Celui qui était alors Gouverneur, prétendit que tous les Naturels, poſſedant des Terres, lui exhibaſſent les preuves de leur propriété. C'était de fait en prononcer la confiscation; car un *Ceylonais* n'en pouvait produire d'autres que la poſſeſſion même dont il aſſurait que ſes Pères avaient joui.

Mais de pareils titres étaient inſuffiſants, & s'ils voulaient reſter dans la jouiſſance de leurs Biens, il fallait ſe reſoudre à en payer la conceſſion au Gouverneur. Le refus d'argent était l'arrêt de leur expulſion de leurs terres, que l'on vendait enſuite au plus offrant; cette iniquité fut auſſi le tocſin qui alluma la guerre.

Actuellement il eſt permis aux Hollandais de recueillir la Canelle & de commercer par toute l'Ile; deſorte qu'il ne dépendra que d'eux ſeuls d'en retirer un jour de très grands avantages. Outre la Canelle, *Ceylon* fournit encore à la Compagnie, du Caffé & du Poivre, que l'on tire de *Matura*; de plus quelques Pierres fines, comme Ametiſtes & Topaſes; de l'Areec, & diverſes Toiles connues ſous le nom de Jaffana-

patnam, Tutecorins &c. *Puntegale* eſt le lieu du chargement, la Rade en eſt incommode, quoique d'ailleurs très ſure.

Les Hollandais ont auſſi ſur la côte de *Coromandel* le Gouvernement de *Nagapatnam*, dont l'on a vû plus d'une fois les Gouverneurs devenir infidelles & iniques.

On en a vu même un trahir ſes maîtres par une lache déſertion, & toutes les fois que ce Gouvernement a été confié à ces ſerviteurs infidelles, ils ont toujours été le fléau des Habitans & des Ouvriers, & ont cauſé des pertes bien ſenſibles à la Compagnie. La plûpart dentr'eux ſont étourdis, ignorants & vains, & presque toujours ſortis de la claſſe la plus vile.

Il en fut un dont l'on a vû la mere gagner ſa vie en Hollande, à s'y tenir à l'entrée des Privés communs, & à y vendre des bribes de papier à ceux que des beſoins trop preſſants forçaient d'y entrer. Cela n'empêche pourtant pas que dans leur Gouvernement on ne leur donne le titre de *Noble Seigneur*, & celui de *Madame* à leurs femmes.

Na-

Nagapatnam eſt l'Entrepôt de toutes les Toiles, tiſſées ſur la côte, comme *Bimilipatnam*, *Sadraspatnam*, *Paleacatta*, & *Jagernackpoenam*. La Compagnie entretient des Poſtes dans tous ces lieux, qui tous dépendent du Gouvernement de *Nagapatnam*. Les marchandiſes, que nous y importons, ſont *le Fer*, *le Cuivre du Japon*, *le Plomb*, *le Poivre* & *les Epiceries*, & un peu *d'Or*. L'on prétend que ces différents articles donnent un gain de plus de cinq cens mille Florins; ſur quoi il faut obſerver que dans aucun Gouvernement, dans aucune Place de Commandement ou de Réſidence, l'on n'accuſe jamais le vrai prix de la vente. Car les profits ſecrets & clandeſtins que les Gouverneurs &c. en retirent, doivent avant tout en être prélevés; de ſorte que l'on peut bien calculer à quoi ſe montent les gains, que l'on paſſe en compte à la Compagnie pour ſes marchandiſes, mais jamais le produit net, ce qui ſe pratique de même dans les achats. C'eſt là une de ces verités qu'il ne faut point perdre de vue; elle a lieu partout ici, de façon que pour ne point tomber dans d'inutiles redites,

nous nous bornerons ſur cet article à ce que nous venons d'en dire.

Les Douanes, avec les avances ci-deſſus mentionnées, peuvent aller à *cinq cent cinquante* ou *ſoixante mille Florins*; mais les fraix d'entretien, portés en compte à la Compagnie, abſorbent pour le moins tout le montant de la Recette. Car ici, comme ailleurs, l'on n'eſt pas plus ſcrupuleux ſur cet article, & l'infidélité ſe gliſſe auſſi groſſiérement dans ces ſortes de comptes que dans ceux d'Achat & de Vente. *Nagapatnam* eſt une ville fortifiée; les Troupes y ſont même aſſez bien entretenues; mais leur zéle pour le ſervice des Hollandais eſt comme par-tout ailleurs.

Malabar n'était autrefois qu'un ſimple Commandement, aujourd'hui c'eſt un Gouvernement, connu ſous le nom de *Cochin*, dont dépendent les Postes de *Coilan*, *Cranganor*, *Calicoilan*, *Porca*, *Paponettes*, *Chettua*. La Compagnie a poſſédé de même *Cannanor*, mais le Gouverneur *Senff* l'en a débaraſſée d'une maniére, qui ne permet pas de douter un moment du rôle que l'infidélité joua alors. C'é-

C'était une coûtume dans ce Gouvernement de porter sur les livres, à des sommes bien plus fortes qu'elles ne l'étaient réellement, les dettes des Princes qui fourniſſent le Poivre, & qui en prenaient pié pour s'endetter d'avance vis-à-vis de la Compagnie. A cette manoeuvre, qui ſe renouvellait conſtamment tous les ans, au profit des Gouverneurs principalement, l'on ajoutait encore sur les livres de la Compagnie quelques articles ſi évidemment faux, qu'enfin l'on n'oſa ſe taire plus long-tems à *Batavia*. Les pertes cauſées par ce manége à la Compagnie ſe montaient déja à pluſieurs Tonnes d'or. L'on nomma auſſitôt un nouveau Commandeur, à qui l'on donna deux Commiſſaires, & les Copies des Livres de Commerce, afin de les confronter aux Originaux. Le nouveau Commandeur eut ordre auſſi de s'aſſurer d'abord de la perſonne de ſon Prédeceſſeur, & de l'envoyer à *Batavia*.

On l'y fit paſſer en effet, mais la Compagnie n'en fut pas plus avancée ; l'argent qu'on lui avait dérobé ne lui fut point rendu ; &, au moyen de quelques milliers de *Roupies*, le Commandeur

deur accuſé fut trouvé blanc comme neige à *Batavia*. Il eſt vrai, & il faut tout dire, que c'étaient ceux qui l'avaient précedé dans cet emploi, qui avaient le plus profité de ce filoutage; mais il étoit auſſi de ſon devoir, en leur ſuccédant, de mieux examiner leurs Livres, pour s'inſtruire de la réalité des différents poſtes qui y étaient portés; deſorte que ne l'ayant point fait, il reſtait ſeul reſponſable de la fraude. La Compagnie même, ou plutôt ſes Directeurs en Hollande, n'etait pas tenue non plus à ſe contenter ſimplement de la démiſſion du coupable; elle pouvait, ſans être injuſte, le forcer à une indemniſation des pertes qu'elle avait ſouffertes ou par ſon imprudence ou par ſes malverſations.

Le Commerce de cet établiſſement conſiſte en *Plomb*, *Cuivre*, *Sucre*, *Vif-Argent*, *Benjoin*, & *Camphre* que l'on y envoye; ce qui rapporte à la Compagnie un bénéfice de deux cens mille florins tout au plus; les Douanes donnent cinquante mille florins; ainſi deux cent cinquante mille florins en tout. Mais en revanche les fraix d'entretien emportent plus de deux cens

trente

trente mille florins. Au reſte cet établiſſement fournit plus de deux millions de livres de Poivre, de *Cardamome*, &c. La Garniſon de *Cochin* eſt de deux cens cinquante hommes ; les Fortifications y ſont comme dans tout le reſte des Indes Hollandaiſes.

Malacca eſt auſſi un Gouvernement, ou plûtôt un Poſte ruineux, qui coûte tous les ans vingt mille florins à la Compagnie au delà des profits qu'elle en retire ſur ſes Toiles, ſon Opium, & autres petits articles, de même que de ſes Droits d'entrée. *Malacca* donne de ſon côté, de l'Etaim, des Dents d'Elephant, & un peu d'Or. Le Château, qui y a été élevé par les Portugais, eſt en bon état, & défendu par une Garniſon de 280 à 300. hommes. Le Gouvernement eſt comme presque tous les autres, très lucratif pour les Gouverneurs. Cependant l'on en a vû revenir ſans tréſors Monſieur *Schippers*, qui en avait été Gouverneur. Mais c'eſt que Monſieur *Schippers* avait un fonds de probité, & que perſonne ne ſe ſouciait guéres de marcher ſur ſes traces. Auſſi en a-t-on vû qui s'y ſont complettement enrichis dans quelques

ques trois années. Vexations, infidélité, commerce clandestin au préjudice de la Compagnie, étaient les moyens de multiplier rapidement son argent.

Peut-on s'étonner encore que le Bourgeois y fut dans la derniere oppression, & que, pour l'éviter, quelques uns d'eux se soient même retirés? Les choses y ont même été poussées au point qu'un Gouverneur s'est oublié jusqu'à frapper lui même un Bourgeois, à qui il en voulait, surtout à cause de certain trafic qu'il faisait, & que le Gouverneur prétendait faire seul.

Padang, sur la Côte occidentale de *Sumatra*, est un Commandement dont le Commerce est actuellement tout à fait tombé. Cet établissement procurait autrefois de grands avantages à la Compagnie. Elle y envoyait des Toiles, de l'Amphion, ou Opium, du Sel, & recevait en retour de l'Or, du Poivre, du Benjoin, & du Camphre. Il y a un petit Château, qui sert de demeure au Commandeur & aux autres Employés. La Garnison peut être de 100. à 120. hommes, mais les Fortifications sont dans le plus grand déla-

délabrement. La chûte du Commerce de *Padang* peut être mise sur le compte de deux ou trois têtes folles, qui, munies de lettres de recommandation de la Hollande, ne pouvaient honnêtement rester long-tems sans emploi ; on les plaça dans cet établissement. Leur inconduite, jointe aux fraudes & aux extorsions exercées contre les Naturels, a été cause que ceux-ci n'ont presque plus voulu acheter des Toiles de la Compagnie, desorte que, manque de débit, les magazins en sont toujours remplis. Les Anglais de *Bancaocloe* y contribuent aussi. La raison en est que les Commandeurs pour la Compagnie ont eux-mêmes engagé autrefois les *Anglais* à négocier sur *Padang*. Il s'y rendait pour le moins trois vaisseaux de cette Nation tous les ans, qui y laissaient leurs cargaisons, & faisaient d'autres chargemens. Le Commandeur se faisait d'ordinaire délivrer ces cargaisons en échange des Productions du Pays, & ce manége continua ainsi jusqu'à ce que les *Anglais* eurent trouvé le moyen de négocier directement avec les Naturels, sans l'interposition des Hol-

Hollandais. C'eſt ce qui a privé les derniers Commandeurs des gains clandeſtins, qu'avaient faits leurs dévanciers par ce Commerce de Contrebande qui les avait tous enrichis. Il eſt vrai cependant que c'eſt la Compagnie qui en ſouffre le plus, & l'on conçoit aiſément d'après ce que je viens d'expoſer, que cela ne peut manquer d'être ainſi, ſurtout ſi l'on conſidére qu'il ne reſte plus d'autres profits aux Commandeurs, que ceux qu'ils font ſourdement ſur la vente & l'achat du peu de marchandiſes qui s'y débitent encore, & ſur le faux expoſé des dépenſes que l'on paſſe en compte à la Compagnie.

Une autre raiſon encore qui n'a pas moins contribué que tout le reſte à rendre les Hollandais odieux aux Naturels, & à les éloigner de commercer avec eux, c'eſt la fauſſe Balance dont ſe ſervent les ſerviteurs de la Compagnie lorſqu'ils font la recette de l'Or.

Palembang, ſitué presque dans le Détroit de *Banca*, eſt une Réſidence, où la Compagnie entretient 60. à 70 hommes dans un miſérable Fortin. Les dépenſes pour cet établiſſement vont

vont à quarante mille florins. Il y a deux ou trois Chaloupes mal montées, mal équipées, mais qui cependant ſont encore bien moins au ſervice de la Compagnie qu'à celui de Monſieur le Réſident. L'on tire de cet établiſſement de l'Etaim, du Poivre, & de l'Or, que la Compagnie eſt obligée de payer argent comptant. Auſſi je ne crois pas qu'il y aît de Prince plus riche que celui de *Palembang*, puisqu'il amaſſe, & amoncele, pour ainſi dire, avec l'or qu'il retire de ſes Rivieres, tout l'argent qu'on lui donne pour ſon Etaim & ſon Poivre. Les *Anglais* s'y procurent auſſi ces deux dernieres denrées, & par le Commerce de Contrebande, & par le Réſident lui-même qui leur en vend. Ils ſe rendent pour cet effet tous les ans dans le détroit de *Banca*, d'où ils exportent enſuite leurs Cargaiſons à la *Chine* & ailleurs. L'on eſt bien informé à *Batavia* de ce Commerce frauduleux, mais le Général en a ſa part, & il laiſſe faire.

Borneo; la Compagnie ne poſſéde dans cette grande Ile qu'un petit Fortin paliſſadé, nommé *Banjermaſſing*. Elle y entretient un Réſident & un détachement de trente à quarante hommes.

Elle y envoye du Ris, de l'Amphion, du Sel & des Toiles; en retour elle en tire du Poivre & quelques Diamants. Mais les profits de ce Commerce ne compenſent pas, à beaucoup près, les débours de l'entretien, qui cependant ne vont qu'à ſeize mille florins. Les gains du Réſident lui viennent par les mêmes moyens que nous avons déjà indiqués, & il amaſſe auſſi de l'argent. —

Nous venons de parcourir toutes les Poſſeſſions réelles des Hollandais dans l'*Inde*; car à *Bengale*, à *Suratte*, à la *Chine*, & au *Japon* ils ne ſont que ſimples Facteurs.

C'eſt en effet le ſeul titre qui puiſſe leur appartenir dans le *Bengale*, quoi qu'ils y aient un Fort nommé *Hougly*, ſi l'on conſidére les Contributions qu'on leur fait payer ſi ſouvent. La Compagnie y fait auſſi une bien triſte figure; & la fera long-tems encore, ſi elle ne ſe hâte de prendre d'autres arrangemens, qu'exigent ſans délai & l'exorbitance des charges, & l'infidélité de la geſtion de ſes Officiers. A la tête de cet établiſſement eſt un Directeur avec un très petit nombre de ſoldats. Des Toiles de pluſieurs ſortes,

tes, des Etoffes de soye, de l'Amphion, du Salpêtre, sont les marchandises que l'on tire principalement du *Bengale*; encore les Hollandais n'ont-ils réellement que le rebut des *Anglais*, qui n'ont même qu'à le vouloir pour les faire déloger aussitôt.

Il y a de même un Directeur à *Suratte*, où les Hollandais ont Magazins & Maisons. Mais le plus grand desordre y regne actuellement. Les Employés de la Compagnie s'y distinguent par la division qui les desunit, par leur infidélité, & leur conduite inconsidérée. Ils ont porté l'impudence au point d'oser mander à leurs maîtres que, pour obtenir la permission de faire un Dégré à la Maison Hollandaise, l'on voulait qu'ils payassent cinquante mille Roupies. La vérité est que Monsieur le Directeur avait bonne envie d'empocher cet argent pour lui-même. Quelques Toiles, du *Capak*, & du *Catjow* sont les principales denrées que la Compagnie en reçoit en retour du Sucre, du Cuivre &c qu'elle y envoye. Il est tems de penser sérieusement à faire une prompte & utile réforme dans cet Etablissement.

Le *Japon*, où de tous les Chrétiens les Hollandais seuls font trafique ne donne plus auſſi que de bien modiques profits à la Compagnie. Deux Vaiſſeaux ſont employés annuellement à ce Commerce, & y importent principalement du Sucre, des Ouvrages manufacturés & des Epiceries; ils en rapportent en retour 9000 Caiſſes de Cuivre, de 120 Livres Chacune, & 25 à 30000 Livres de Camphre. Deduction faite de tous fraix, la Compagnie ne gagne pas dix mille florins ſur les denrées d'importation. De plus, d'année en année les Hollandais y ſont traités plus que jamais avec un mépris ſi inſultant, que l'on ne ſe donne même pas la peine de le diſſimuler. C'eſt, dit-on, la faute des Chefs infidéles & ignorants que l'on y a envoyés, mais celle ſurtout de la rapacité de l'un d'entr'eux. Il faut cependant qu'il y aît là comme ailleurs des moyens de faire ſecretement de ces coups de mains lucratifs, puis qu'au troiſiéme voyage qu'un de ces Chefs fait au *Japon* il s'eſt amaſſé une fortune, ce qui très ſurement ne peut ſe faire par des voyes licites. Cependant la preuve n'en eſt pas aiſée, parceque les Subalternes gardent le

le plus profond ſilence ſur les menées ſourdes de leurs Chefs, qui d'ailleurs peuvent bien leur être inconnues à eux mêmes. Il eſt vrai que quelque fois il en transpire quelque choſe, mais l'on ne doit guéres faire fonds ſur des rapports, qui n'ont que de ſimples *oui-dire* pour garants, puiſque, comme on l'aſſure, pour être bien informé des choſes, il faudrait avoir été ſoi-même un des Membres du Conſeil qui y réſide. Une choſe pourtant aſſez connue, c'eſt que, pendant tout le tems que les Hollandais ſont au *Japon*, ils y ſont comme bannis dans une Ile, & qu'ils n'y jouiſſent que de fort minces avantages. Que l'on ne croye pas non plus que l'on y penſe à en écarter les autres Nations, rien n'eſt moins vrai.

Quatre Vaiſſeaux ſe rendent de la Hollande en droiture à *la Chine*. Le principal commerce s'y fait en Etaim, en Argent monnoyé, & en Epiceries, & perſonne n'ignore que les retours conſiſtent en Thé, en Etoffes de ſoye & en Porcelaine. Les profits ſécrets qui s'y font proviennent des déniers comptants que l'on prend de la Caiſſe de la Compagnie, & que l'on place parmi les *Chinois* à 20 pour cent; quoique l'on

ne manque pas d'assurer que cet argent n'appartient qu'à des particuliers, de qui on en a fait soi-même l'emprunt, & que la Caisse de la Compagnie n'y est jamais intéressée. Il faut avouer en effet que s'il se fait des Banqueroutes, ce qui arrive de tems en tems, ce n'est pas la Compagnie qui en porte le fardeau; parceque l'on fait enforte que le remboursement se trouve fait au bout d'un an ou deux, suivant que la faillite a été plus ou moins forte. Mais c'est pourtant encore des gros intérêts usuraires, gagnés de nouveau sur l'argent prêté de la Caisse de la Compagnie, que se font ces remboursemems. Ainsi l'on voit sans peine qu'avec un tel manége, si les Banqueroutes des *Chinois* devenaient si fortes que les Employés de la Compagnie se trouvassent eux-mêmes hors d'état de s'en dédommager par le jeu hazardeux des fonds de la Compagnie, ils seraient enfin eux mêmes obligés de se déclarer insolvables; & en ce cas qui souffrirait de cette insolvabilité? La Compagnie seule. Car enfin c'est bien à ces sortes de sourdes manoeuvres que l'on peut appliquer le proverbe:

Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise.

Voilà

Voilà en racourci le Tableau de nos Etablissemens aux *Indes*. J'en ai dit assez sur les Officiers, que la Compagnie y entretient, pour donner une juste idée. & de leur conduite & de leurs talens. Vouloir en dire davantage, ce serait entreprendre d'écrire des volumes, tant le champ est vaste. D'après ceux que j'ai dépeints, l'on peut conclure que la plûpart des autres sont de même sans honneur, sans foi, sans affection pour leurs Maîtres. Chacun ne pense qu'à s'y enrichir aux dépens de la Compagnie; & ce ne sera aussi qu'à ses Serviteurs, ce ne sera qu'à elle même, qu'elle pourra un jour reprocher la diminution de son crédit & de sa puissance, l'état de décadence où elle se trouve actuellement, enfin sa chûte totale, si jamais elle a lieu. Je dis qu'elle pourra se faire des reproches a elle-même, pour n'avoir pas purgé à tems les *Indes* d'une bande de Fripons. Cependant il me parait que les moyens très faciles, que je vais indiquer, pourraient opérer une réforme utile, avantageuse même à la Compagnie.

„ Il faudrait envoyer d'*Europe* dans les *Indes* „ un Commissaire & cinq Conseillers, gens à

„ l'honneur & à la probité desquels l'on pût se
„ confier entiérement, & suffisamment munis de
„ Pleins-Pouvoirs. Faire rendre compte de
„ leurs richesses à tous ceux des Employés, qui
„ s'y trouveraient dans un état d'opulence; con-
„ fisquer, au profit de la Compagnie, la moitié
„ des Biens de quiconque serait convaincu les
„ avoir acquis aux dépens de son honneur & des
„ intérêts de ses Maîtres, & le laisser passé avec
„ le reste en Europe. Faire une réduction dans
„ tous les Etablissemens ou Comptoirs du dehors,
„ soit rélativement aux Gouvernemens, Com-
„ mandemens & Résidences, soit dans le nom-
„ bre des Serviteurs qui y sont employés. A
„ quoi bon en effet tant d'Assemblées, de te-
„ nues de Conseil? Elles ne servent tout au plus
„ qu'à occasionner des dépenses, par l'entretien
„ de tant de personnes inutiles. Il faudrait ren-
„ voyer en *Europe*, ou faire passer dans la classe
„ des simples Bourgeois, tout Serviteur de la
„ Compagnie sans intelligence & sans talens, de
„ même que tout Surnuméraire.

„ On laisserait à *Batavia* le Gouverneur Gé-
„ néral & les principaux Régens; mais il fau-
„ drait

„ drait réduire à la moitié les autres Employés,
„ tant ceux des Comptoirs que les Adminiſtra-
„ teurs. Le Quartier des Ouvriers ou l'Attelier
„ public, le Chantier, tous les Magazins exige-
„ raient des arrangemens moins dispendieux; il
„ faudrait, autant que faire ſe pourrait, n'en
„ confier la direction qu'à des perſonnes recon-
„ nues fidelles, & pour les garantir de la ten-
„ tation de l'être moins, leur aſſigner des ap-
„ pointemens honnêtes. Rendre triennal le Poſte
„ de Gouverneur Général, ſans jamais prolon-
„ ger ce terme. Au ſortir de ſon emploi exiger
„ qu'il rendit compte à ſon Succeſſeur, & au
„ Conſeil des *Indes*, non ſeulement de ſa geſtion
„ particuliére, mais de la conduite & de l'ad-
„ miniſtration de tous ſes ſubalternes.

„ Envoyer tous les cinq ans, de la manière
„ que je l'ai dit plus haut, un Commiſſaire,
„ qui, arrivé aux *Indes*, prendrait toutes les in-
„ formations néceſſaires, examinerait tout ſcrupu-
„ leuſement, & à ſon retour en *Europe* ferait
„ un rapport fidèle de l'état des choſes.

„ Donner de plus forts appointemens au Gou-
„ verneur Général & aux Membres du Conſeil;

„ & quant à l'étiquette du Céremonial *Indien*, „ faire quelque bon réglement qui y mît plus „ de décence & le sauvât du ridicule. Aucun „ de ces changemens qui ne contribuât à la „ gloire & à l'avantage de la Compagnie; & il „ ne serait guéres possible de la taxer d'injusti- „ ce, si elle reprenait la moitié de tout ce que „ des serviteurs infidelles lui ont volé par leurs „ friponneries & leurs odieuses rapines. Il est „ vrai qu'en agissant ainsi elle acquiert tout d'un „ coup des sommes immenses; mais il est vrai „ aussi qu'elle ne fait que reprendre son propre „ bien.

„ Enfin il ne faudrait pas en Hollande s'en „ reposer tout-à-fait sur la bonne foi d'un seul „ homme, l'Avocat de la Compagnie. Surtout „ parce qu'il peut arriver non-seulement que „ cet homme ne soit pas bien au fait des affai- „ res, mais aussi parce qu'elles sont si multi- „ pliées & si étendues, qu'il lui est impossible „ d'avoir l'œil à tout, & de rendre un compte „ exact de tout ce qui se passe; enfin parce que ce „ sont de ces objets qui exigent, non les talens „ d'un seul homme, mais ceux de plusieurs per-

„ son-

„ ſonnes parfaitement inſtruites. D'ailleurs il „ n'eſt pas bien ſûr que cet Avocat, ſur qui „ roulent tous les détails, conſerve toujours „ une intégrité incorruptible: & ſi une fois il „ ſe laiſſe ſéduire à l'appas de l'or, la Compa- „ gnie n'a que des dangers & des pertes à en „ attendre, par les faux rapports qu'il peut fai- „ re & de l'état du Commerce & de celui des „ perſonnes qui en ſont chargées. Du moins „ eſt-il ſûr que ce n'eſt pas ſans raiſon que dans „ les *Indes* même on marque tant d'égards pour „ celui qui eſt revêtu en Hollande de cette „ charge importante. Et plus d'une fois l'on y „ a vû de ſes amis faire une fortune auſſi bril- „ lante que ſubite, ſur une ſimple lettre de re- „ commandation de ſa part. Auſſi y fait-on le „ plus grand cas de ſa recommandation, qui eſt „ auſſi plus efficace que celle de ſon Alteſſe même.

Navigation. Il part tous les ans environ 30. Vaiſſeaux pour les *Indes*, dont chacun eſt ordinairement monté de 230 à 250 hommes. La plûpart de ceux qui y ſervent en qualité d'Officiers ſont d'ordinaire des gens de rien, Matelots dés le berceau, ils regardent la Navigation

&

& l'exercent comme un ſimple métier. On leur donne les inſtructions les plus exactes, de ſorte qu'ils ſavent toujours quel eſt le cours qu'ils doivent prendre; & à cet égard on peut dire que ce ne ſont que de ſimples automates. La plûpart d'entr'eux, tous même peut être, ne poſſédent aucune connaiſſance réelle de leur art; deſorte que l'on peut dire que la Compagnie ne doit la conſervation de la plus grande partie de ſes Vaiſſeaux, qu'à la bonté des inſtructions qu'elle donne à ces marins, qui n'oſeraient, qui ne pourraient même pas s'en écarter. Mais, au défaut de la ſcience de leur art, ils en poſſédent ſupérieurement une autre; c'eſt celle de jurer avec énergie, de s'exprimer en crocheteurs, & de bien roſſer ceux qui dépendent d'eux. Les Officiers ſont,

Le Patron ou Maître, decoré de nommé de Capitaine comme Chef.

Un Premier Pilote;

Un Pilote en ſecond,

Et deux Contre-Maîtres;

Le Pouvoir qu'ils exercent à bord de leurs Navires devrait bien être plus reſtreint; car rien de

de plus insupportable que la maniére de gouverner de ces hommes grossiers & ignorants. Cent fois pendant le voyage, l'on entend le Patron repeter arrogamment, *Je suis le Chef du Navire.* Il décide toujours, & toujours aussi l'on est obligé de lui donner raison. Les autres Officiers l'imitent parfaitement, & se conduisent avec leurs subalternes comme lui-même se conduit avec tous.

Tous leurs discours sont ordinairement entrelardés de ces phrases expressives. *Tu en as menti; Mort de D... Sacre D... Va te faire f.....* & ainsi du reste. Et je plains de bien bon cœur l'honnête homme obligé de passer aux *Indes* à bord de ces Vaisseaux, soit comme Passager, Sous-Marchand, ou Assistant. Il y est traité avec le plus grand mépris; on lui fait toute sorte d'avanies, rélativement à ses effets & à sa personne; & par mille moyens, par mille niches qu'on lui fait, il passe dans l'amertume & l'ennui tous les jours que dure la traversée. Il est presque toujours confiné dans la Cabine pour l'y mieux tourmenter & lui en rendre le séjour plus insupportable, ces ames viles

viles font ou font faire par les mouſſes un tintamare horrible. S'il s'en plaint quelquefois — *Eh! Jacre D ..*, lui repond-on, *croyez vous donc qu'il ne faut point de place à ces drôles?* Ce n'eſt pas tout encore; car enfin l'on ne peut pas reſter toujours renfermé; il faut donc ſe reſoudre quelquefois à être aſſourdi par les bruyants & impertinents diſcours de tous ces brutaux; il faut toujours faire table commune avec eux. Et quel table, bon Dieu! Les proviſions que les Patrons achettent & prennent à leur bord, ſont d'ordinaire des plus mauvaiſes; le Cuiſinier eſt un ignorant, qui ne ſait rien apprêter; un matelôt craſſeux & croupiſſant dans la pareſſe, eſt d'ordinaire chargé des détails de la table. Au lieu de nappe, un morceau de voile gras & ſale augmente encore le dégoût. Enfin le Patron ne donne réellement rien de ce que la Compagnie aſſigne pour la Table.

Mais n'eſt-il pas ſurprenant qu'il n'y aît point au ſervice de la Compagnie un ſeul homme, qui s'entende aux apprêts de la Cuiſine, aux ſoins de la dépenſe, tandis que chez toutes les autres Nations l'on n'a rien à déſirer ſur

sur ces deux articles? Aussi est-ce principalement au mêchant apprêt des mets que l'on peut attribuer la plûpart des maladies qui regnent sur nos Vaisseaux. Les matelots en souffrent le plus, leur manger est rarement bien cuit, & toujours malproprement apprêté; car l'on a aussi peu égard à la propreté sur le manger, qu'à la façon de le bien préparer. Je crois donc qu'il faudrait absolument sur chaque Vaisseau deux Cuisiniers, & trois aides de cuisines, tous bien instruits; il faudrait aussi que l'on apportât plus d'attention à l'apprêt des viandes, à la propreté des mets & des ustensiles, & surtout que le Fougon fut toujours proprement entretenu.

L'on a vû comment en agissent les Officiers des Navires de la Compagnie à leur départ d'Europe; mais aux Indes même c'est bien pis encore. Chacun alors vole à qui mieux mieux. Les Patrons prennent à toutes mains. Agrès, Voiles, Ancres, tout est vendu; & puis on en déclare ou le dechet ou la perte, petit manége qui demanderait une bonne reforme. Il faudrait aussi pourvoir à la sureté & à la tranquillité de ceux qui font la traversée comme Passagers, Sous-Mar-

Marchands, ou Aſſiſtants. Et quant aux malheureux matelots, il faut s'étonner qu'il s'en trouve encore qui veuille bien ſervir la Compagnie Hollandaiſes.

L'Auteur a donné une deſcription bréve, mais vraie. Peu lui importe qu'on approuve ou qu'on desapprouve ſon Ouvrage. Il ne mandie aucun ſuffrage, & que l'on cenſure ou condamne ſon livre, il y ſera auſſi peu ſenſible, qu'il l'eut été aux applaudiſſemens que l'on aurait pû lui donner. L'un ne l'attriſtera pas plus que l'autre ne l'eut réjoui. Il l'écrivit — parce qu'il jugea àpropos de le faire.

F I N.

NDAISES.

t quant aux mal
étonner qu'il s'e
en ſervir la Com

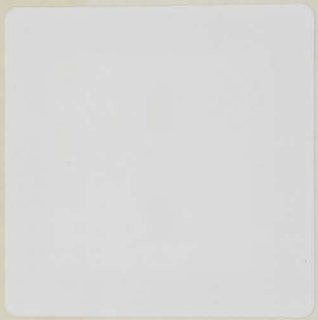
eſcription bréve
e qu'on approuve
Ouvrage. Il n
e l'on cenſure ou
auſſi peu ſenſible,
nens que l'on au-
ne l'attriſtera pas
. Il l'écrivit —
faire.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PR085186

MUL



PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

OpCARD 10

OPCARD 10